DUKE UNIVERSITY

LIBRARY

The Glenn Negley Collection
of Utopian Literature

LE LIVRE
SANS TITRE.

On trouve aux mêmes adreſſes,

Le Dictionnaire de l'Hiſtoire de France, *in*-8°. prix, 6 liv. broché.

L'Etude propre de l'Homme, in-12, prix, 1 liv. 16 ſols, broché.

Le Grand Œuvre dévoilé, en faveur de ceux qui ont grand beſoin d'argent, in-12. prix, 1 liv. 4 ſols, broché.

LE LIVRE

SANS TITRE.

A l'usage de ceux qui sont éveillés, & de ceux qui sont endormis.

Par M. COUTAN.

Prix, 36 sols, broché.

A PARIS.

Chez { DURAND, Libraire, rue Galande.
BASTIEN, Libraire, rue du petit Lion.

Au Bureau de l'Abonnement Littéraire, Hôtel de la Fautriere, rue & à côté de l'ancienne Comédie Françoise.

M. DCC. LXXVIII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Duke University Libraries

http://www.archive.org/details/lelivresanstitre00cout

Tr. R
C 3711
12

EPITRE

DÉDICATOIRE,

AU LECTEUR BÉNÉVOLE OU MALÉVOLE.

QUI que tu ſois, Lecteur, tu dors ou tu veilles. Si tu veilles, lis cet Ouvrage, il t'endormira. Si tu te ſens diſpoſé à dormir, prends-le, il t'éveillera. Dans tous les temps, & dans tous les lieux, un petit nombre d'hommes s'occupe à employer le temps; le

reſte s'amuſe à le paſſer. Paſſer le temps, c'eſt préférer la douceur du repos aux fatigues du travail ; la vraiſemblance, à la vérité : c'eſt s'enivrer du plaiſir de ſoi-méme, & s'endormir dans cette voluptueuſe ivreſſe. Employer le temps, c'eſt courir continuellement après la Vérité, ſe fatiguer ſans reláche à la découvrir, veiller enfin pour l'admirer.

Si tu es du petit nombre de ceux qui cherchent à employer le temps, cet Ouvrage te ſera utile ; en te provoquant au ſommeil, il réparera tes forces, qui, ſans doute, ne ſont déjà que trop épuiſées, par les fatigues qu'il t'a

fallu supporter à la poursuite de cette farouche Vérité. Si tu ne cherches qu'à passer le temps, ce Livre te sera pareillement utile, quoiqu'en produisant en toi un différent effet. Loin de t'exciter au sommeil, il t'enlevera mollement de ses bras, en t'amusant agréablement, par les riens intéressants dont il t'entretiendra.

Tu vois donc bien, Lecteur bénévole ou malévole, que j'ai raison de te dédier cet Ouvrage. Hé! sous quel autre auspice pourroit-il paroître? Tu dois d'autant plus en accepter la dédicace, que je te l'offre avec tout le désintéressement possible. D'ailleurs, que pour-

rois-je eſpérer de toi ? Si tu dors, tu ne penſes à rien ; & ſi tu veilles, tu penſes à toute autre choſe qu'à moi.

LE LIVRE
SANS TITRE.

CHAPITRE PREMIER,

Servant de Préface.

AYANT réſolu à part moi de faire un livre, afin de paſſer pour Auteur, j'ai commencé premièrement par me munir amplement de papier, d'encre, & de plumes. Mon deſſein étant de le finir promptement, je mets la

main à l'œuvre, ſans aucun délai. Voulant lui donner le charme de la nouveauté, je le forme ſur un plan tout neuf. Et comme la nouveauté plaît à notre Nation, & que ſelon nos Antagoniſtes littéraires, je veux dire les Anglois, elle eſt le penchant naturel de nous autres François, je ſuis certain d'avoir des Lecteurs. Ne voulant point abuſer de la patience de ceux qui auront la curioſité, ou, ſi l'on veut, la complaiſance de lire cet ouvrage, au-lieu d'en former pluſieurs gros Volumes *in-folio*, ce que j'aurois pu faire aiſément, je me contente de le reſſerrer dans les bornes étroites d'une très-petite brochure. Je crois avoir d'autant plus de raiſon d'en agir de la ſorte, qu'on n'achete point les livres au poids, de même qu'on ne prend pas les femmes à la meſure.

Mon Libraire, qui eſt un très-galant homme, a la politeſſe de ne refuſer à perſonne un exemplaire des Ouvrages qu'il débite, à moins qu'il n'en ait plus dans ſa boutique; même il les diſtribue indifféremment à tous ceux qui les lui demandent, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, ni de condition; j'invite les hommes, les femmes, les filles, les garçons, les jeunes, les vieux, les gens de robe & d'épée, les gens d'affaires & ceux de lettres, les nobles, les roturiers, les bourgeois, les payſans; les forts, les foibles, les ſains, les malades, les convaleſcents, les infirmes, les bons, les mauvais, les ſages, les foux, les prudents, & les mal-aviſés, &c. &c. &c. à courir vîte chez mon Libraire, pour recevoir un exemplaire de cet Ouvrage, auſſi-tôt

qu'il ſera achevé d'imprimer Qu'ils y aillent hardiment, ils n'ont beſoin d'autre recommandation auprès de lui que de la caution d'Arlequin ſauvage.

Cependant, comme entre ceux qui feront acquiſition de mon livre, il pourroit s'en trouver pluſieurs qui n'euſſent jamais appris, & peut-être jamais eu le loiſir d'apprendre ni la Grammaire, ni l'Hiſtoire, ni la Poéſie, ni la Mythologie, ni la Rhétorique, ni la Dialectique, ni la Logique, ni la Phyſique, ni la Métaphyſique; & encore moins la Médecine, la Chirurgie, la Pharmacie, la Chymie, l'Aſtronomie, l'Aſtrologie, & autres ſciences occultes, qui ſouvent ne ſont pas plus entendues par ceux qui les enſeignent, que par ceux qui les apprennent; je

me trouve obligé, par bienſéance, & même par reconnoiſſance anticipée, d'écrire à la portée de tout le monde. C'eſt ce que je promets à mes lecteurs.

CHAPITRE II.

Embarras du choix.

AU diable ſoit la démangeaiſon d'écrire! Et de quoi me ſuis-je aviſé en voulant devenir Auteur? Je coulois mes jours dans une molle & voluptueuſe indolence : ſoit que je veillaſſe, ſoit que je dormiſſe, mon eſprit, content & ſatisfait de lui-même, ne ſe donnoit point la peine de penſer : je n'avois d'autre ſoin, d'autre ſouci, d'autre occupation, que ceux de végéter. Mais à préſent que, pour mon malheur, il m'eſt venu en fantaiſie, non-ſeulement de penſer, mais encore d'écrire mes penſées, & d'entreprendre l'impoſſible, de plaire à tout le monde, ce n'eſt donc plus pour moi que je

vais vivre, c'eſt pour les autres.

Il faut que je ſois bien ennemi de moi-même, pour m'aſſervir ainſi au travail, tandis qu'en continuant de vivre comme j'avois commencé, je pouvois paſſer toute ma vie à ne rien faire. O heureuſe oiſiveté, qui faiſiez le bonheur de mes jours! qu'êtes-vous devenue? Et toi, fureur d'écrire, quel avantage remportes-tu de m'arracher ainſi à moi-même, pour me rendre victime des caprices du public?

Si j'entreprends d'écrire en Phyſicien, & que mon livre tombe entre les mains d'un Lecteur Romancier, il le jettera dans un coin, & ne le lira pas. Si je parle Poëſie, on voudra lire de la Médecine; ſi je traite de Métaphyſique, on exigera de l'Hiſtoire; ſi c'eſt de la Logique, on demandera de la Chymie. Enfin, ſi j'ai ſatisfait au goût

de deux ou trois Lecteurs, j'en mécontenterai quatre ou cinq-cents. O Dieux ! dans quel embarras me trouvé-je !

Encore, ſi j'avois une inclination d'amour, je ferois le portrait de ma Maitreſſe, j'exagèrerois ſa beauté, ſes talents, ſon caractere ; j'en dirois tant de bien, que d'un être réel qu'elle ſeroit, j'en ferois un être idéal qui ne ſeroit point. Je ne manquerois pas de jurer que je l'aime plus que moi-même, & que je ne vis uniquement que pour elle. Et après lui avoir prodigué toutes les louanges imaginables, je feindrois, ſeulement pour allonger le Roman, que j'en ſuis très-maltraité. Je ne manquerois pas de l'accuſer d'infidélité, afin d'avoir occaſion de lui prodiguer les noms d'ingrate, de cruelle, de perfide. Enfin, je ferois une hiſtoire intéreſſante dont elle ſe-

roit l'héroïne, & moi le Héros. Sans doute, alors le pathétique du sujet m'attireroit le suffrage des Amateurs de la frivolité ; & leurs applaudissements me dédommageroient de la mauvaise humeur des Critiques fournois, qui prennent plaisir à reprendre un Auteur de ses fautes, & qui ne sont jamais plus contents, que quand ils ne le sont pas.

Mais, par malheur pour ma gloire littéraire, il n'est rien de tout cela, mon cœur est libre. Et sans cette maudite démangeaison d'écrire, qui m'a pris je ne sçais comment, mon esprit le feroit aussi.

Puis donc qu'il est écrit dans le livre du Destin, qu'il faut que je sois Auteur, soyons-le. Et puisque je ne puis me déterminer sur le choix que je dois faire, écrivons sur tout : ce sera le moyen

infaillible de contenter le Public, qui eſt compoſé de tant d'eſprits différents. Mais n'augmenterai-je pas le nombre de ceux qui promettent plus qu'ils ne peuvent tenir ?

N'importe ; le mot eſt lâché, c'eſt à mon imagination à s'en tirer du mieux qu'elle pourra ; ce qui me ſera aiſé de faire, en me ſervant adroitement de contes à dormir de bout, ou d'hiſtoriettes à crever de rire, ainſi que d'autres ont fait heureuſement avant moi.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Autre Embarras.

A PEINE ſuis-je ſorti d'un embarras, que je me trouve plongé dans un autre. Quel triſte ſort que celui d'un Auteur ! En quelle langue dois-je écrire pour contenter tout le monde ? Si j'écris en françois, les latiniſtes me regarderont comme un Auteur vulgaire ; ſi c'eſt en latin, ils me chicanneront ſur la tournure de mes phraſes ; ſi c'eſt en grec, la plupart des Médecins ne m'entendront pas ; ſi c'eſt en hébreu, on me prendra pour un circoncis ; ſi c'eſt en arabe, en ſyriaque, on me ſoupçonnera d'être ſectateur de Mahomet ; ſi c'eſt en égyptien,

en chaldéen, nos illuſtres modernes qui ſe tiennent ſi fort au-deſſus des anciens, me prendront moi-même pour un ancien, & par cette ſeule & plauſible raiſon, ils me jetteront au rebut. Et ce ſera bien pire encore, ſi j'écris en phénicien, car on aſſurera que je ſuis préadamiſte ; ce qui me feroit mourir, non pas de douleur, mais de honte & de déſeſpoir, de dépit & de rage, me voyant ainſi traiter d'hérétique. Auſſi me garderai-je bien d'écrire en cette langue; l'héréſie, toute femelle qu'elle eſt, vaut bien la peine qu'on la fuie.

Il faut pourtant que je me détermine, & que je choiſiſſe dans quel idiôme j'écrirai. Il me vient une idée heureuſe, & en même temps honorable à ma Nation. Oui, écrivons en françois, en dépit de ces pédants qui ne trouvent rien de

bien dit, ni de bien écrit, s'il n'eſt dit ou écrit en latin ; & traitons de toutes les ſciences en cette langue, que toutes les Nations de l'Europe aiment tant. Hé ! n'ont-elles pas raiſon de l'aimer. Quel langage plus doux, plus poli, plus élégant, &, pour le dire en un mot, plus perſuaſif ? D'ailleurs, ce choix m'attirera le ſuffrage de nos Dames : elles me ſçauront gré d'avoir écrit dans une langue qu'elles parlent ſi bien, & qu'elles perfectionnent tous les jours le goût.

CHAPITRE IV.

Vérité ſans fard.

TOUS ceux qui écrivent ne ſont pas Auteurs ; tous ceux qui ſont Auteurs ne ſont pas ſçavants ; il s'en faut de beaucoup. Tel croit être Poëte, parce qu'il a fait une épigramme ; il n'eſt qu'un froid rimeur. Tel autre penſe avoir compoſé une hiſtoire ; il n'a fait qu'une gazette. Un homme s'arroge le titre faſtueux de philoſophe, parce qu'il aime, dit-il, la ſageſſe ; pourquoi donc fait-il tant de folies ? Un autre penſe être géomètre, parce qu'il a la capacité de comprendre que le tout eſt plus grand que la partie ; ô le plaiſant viſage ; & qu'il eſt encore éloigné du but qu'il croit avoir atteint !

Celui-ci se donne pour un Astrologue, parce qu'il prédit les éclipses ; ô le grand fou ! en observant les astres, il se culbute quelquefois dans un fossé. Celui-là s'imagine être plus médecin qu'Esculape, parce qu'il a guéri une vieille femme de la fievre, & qu'il a inoculé la petite vérole à un jeune adolescent qui en est revenu ; ô Docteur galénique, ou plutôt soi-disant tel, tu as raison de t'émerveiller de ces deux heureux succès, toi qui ne manques gueres de donner à tes malades un passeport pour l'autre monde !

Quel est donc le vrai sçavant ? c'est celui qui cherche la vérité pour elle-même ; qui ne la trahit jamais, ni dans ses discours, ni dans ses écrits, ni dans ses actions ; & qui, semblable à Socrate, ne se sert de ses lumieres que pour éclairer les autres, & non pas pour

les éblouir comme font les faux ſçavants.

Je voudrois que Deſcartes & Newton fuſſent encore vivants ; & qu'ils euſſent l'audace de vouloir s'égaler à mon vrai ſçavant. Je dirois au premier : il te convient bien, myrmidon de la ſcience, de vouloir faire le Philoſophe ! tu n'es que le compilateur des anciens. Et à l'autre : retire-toi, deſtructeur de la vieille phyſique, tu n'es qu'un Géomètre. Voltaire même ne m'effrayeroit pas, tout Voltaire qu'il eſt. Il a bien fait de s'aller cacher dans la foule d'une République ; ſans cela je lui aurois prouvé dans toutes les langues mortes & vivantes, qu'il n'eſt au prix de mon vrai ſavant, qu'un vil mortel ; & que le titre modeſte d'homme univerſel, qu'il s'arroge, convient mieux à mon docte, qu'à lui.

CHAPITRE V.

Surprise imprévue.

JE me trouvai hier aux Tuileries, je ne sçais pourquoi, car je n'étois sorti de mon logis, que dans l'unique dessein de prendre l'air, & je pouvois le prendre aussi-bien au Palais Royal, ou sur le Boulevard, qu'aux Tuileries. J'y vis des gens de toutes sortes, des petits-maîtres, des minaudieres; cela ne me surprit pas. Mais ce qui me causa beaucoup d'étonnement, ce fut de voir tomber une lettre de la poche d'une dame, l'activité avec laquelle je m'en saisis furtivement, & le desir pressant que j'eus de la lire, fut que j'appris par la lecture que j'en fis, que mon pere en étoit l'Au-

teur, & que la dame, jeune ou vieille, car je ne la vis point en face, & que la dame, dis-je, qui venoit de laiſſer tomber la lettre, étoit mere d'une fille, qui m'étoit parente du côté paternel. Que je fus puni de ma curioſité! Que de penſées diverſes vinrent m'aſſaillir! Quoi! dis-je en moi-même, je ne ſuis donc pas ſi cher à mon pere que je me l'imaginois? Son amour doit être partagé entre ma ſœur & moi; ſes biens le ſeront auſſi, car je le connois judicieux, & d'un caractere équitable. Quel échec pour ma fortune! Encore, ſi ma mere étoit riche, étant fils unique, j'aurois lieu de me conſoler de la perte que je fais aujourd'hui. Mais par malheur pour mon ambition, ma mere n'a pas de bien; elle ne tient ſa fortune que de mon pere. Dans la circonſtance critique où

je

je me trouve, chercherai-je un ami à qui je puisse faire confidence de mon malheur ? non ; je n'en dois faire à personne, de crainte de divulguer un secret de cette importance. Si ma mere venoit à sçavoir que mon pere m'a donné une sœur, sans sa participation, elle en auroit du chagrin. Elle n'en sçaura jamais rien de ma part, je l'aime trop pour troubler son repos. Quant à mon pere, je ne puis blâmer son procédé ; j'en ferai peut-être encore plus. O mon pere, est-il possible que vous ayez ainsi oublié votre fils ! Je ne m'oublierai pas.

CHAPITRE VI.

Eloquence perdue.

Il ſurvint dernièrement, dans une compagnie où j'étois, un homme tout-à-fait original. Il nous fit un diſcours ſi groteſque que je crois faire plaiſir à mes lecteurs de leur en faire part. Comme je craindrois d'affoiblir ſon diſcours en le récitant, je vais le faire parler lui-même, afin que ſes raiſons en ſoient plus frappantes. Voilà ce qu'il nous dit :

« Les ſciences ont leurs modes, ainſi que les habillements. » Anciennement les François portoient des habits longs ; maintenant ils en portent de courts. » Le ſyſtême de Ptolomée fut de » miſe autrefois ; de nos jours

» celui de Copernic a la vogue.
» Eſt-ce la nature qui a changé
» de conduite, ou ſont-ce les
» hommes qui ont changé de fa-
» çon de penſer ? Les opérations
» de la nature ſont invariables ;
» les opinions des hommes ſont
» inconſtantes. Pour moi, je ne
» prétend point varier dans mes
» raiſons ; j'ai cru autrefois le
» ſyſtême de Ptolomée, je veux
» le défendre aujourd'hui. Pour
» y parvenir avec ſuccès, je n'ai
» que deux mots à dire ; les voici :
» La terre eſt faite pour me por-
» ter, & le ſoleil pour m'éclai-
» rer ; donc l'une eſt ſtable, &
» l'autre mobile. Ce diſcours,
» quoique laconique, eſt con-
» vainquant, & par conſéquent
» ſans replique. Il falloit que Co-
» pernic fût un grand fou, pour
» avoir imaginé un ſyſtême auſſi
» abſurde qu'eſt le ſien : pour

» avoir pris ainſi le contrepied de
» la raiſon. Quoi ! mettre en mou-
» vement la terre, qui eſt tout ce
» qu'il y a de plus lourd & de
» plus peſant, & rendre immobile
» le ſoleil, qui eſt ce qu'il y a de
» plus actif dans toute la nature !
» Non, je ne lui pardonnerai
» jamais une ſi grande ſottiſe. Ve-
» nons aux preuves. Quelle in-
» commodité n'apporteroit pas la
» vîteſſe du mouvement de la
» terre ? Quel homme, ſi robuſte
» qu'il ſoit ou puiſſe être, pour-
» roit y réſiſter ? D'ailleurs, la
» ſymmétrie de l'Univers ne place-
» t-elle pas le ciel au plus haut,
» & la terre au plus bas, comme
» étant le fondement & la baſe
» immobile de ce ſublime bâti-
» ment ? La nature des choſes pe-
» ſantes, ne tend-elle pas toujours
» au plus bas lieu, comme étant
» plus propre au repos qu'au mou-

vement ? De tous les endroits de la terre, ne découvrons-nous » pas la moitié du ciel ? ne voyons- » nous pas dans le zodiaque les » ſignes oppoſés ? & n'apper- » cevons-nous pas toujours la » même grandeur dans les étoiles ? » tout cela ne montre-t-il pas ; » ſans replique, que la terre eſt » au centre ? Mais ſans vouloir » convaincre ce fou par des rai- » ſons, ne voyons-nous pas de » nos yeux la courſe vagabonde » & journaliere du ſoleil, tandis » que nous voyons de nos mêmes » yeux, la terre demeurer im- » mobile comme un terme ? Si » quelquefois il lui prend des friſ- » ſonnemens, ou pour parler plus » à la portée du vulgaire, des » tremblemens, nous ne manquons » jamais de nous en appercevoir. » Donc, à bien plus fortes rai- » ſons, nous appercevrions-nous

» de ſon mouvement, s'il étoit vrai
» qu'elle ſe mouvât. Envain,
» m'objecteroit-on, que quand on
» eſt ſur l'eau, on ne s'apperçoit
» point du mouvement du bateau;
» qu'au contraire, on s'imagine
» être immobile & voir mouvoir
» la terre. A cette foible objec-
» tion, je réponds pertinemment
» & avec connoiſſance de cauſe,
» que je ne ſuis pas homme à me
» laiſſer ſéduire par une apparence
» trompeuſe, & que je n'ignore
» pas que cette viſion abuſive n'eſt
» cauſée que par les vapeurs de
» l'eau, qui affectent le cerveau;
» celles du vin, quand on en a trop
» bu, qui nous font voir tous
» les objets tournoyant autour de
» nous. Voilà comme on doit rai-
» ſonner quand on eſt phyſicien;
» quand on ne l'eſt pas, on doit
» ſe taire, perſonne ne nous obli-
» ge à parler ».

Ainsi parla ce singulier personnage ; la compagnie lui applaudit par un morne silence.

CHAPITRE VII.

L'Esprit gâté.

SI l'on eût donné aux femmes la même éducation qu'on donne aux hommes, il est certain qu'elles auroient excellées dans les sciences & dans les arts, tout aussi-bien que nous, & peut-être encore mieux ; car elles ont l'esprit plus subtil & plus pénétrant que le nôtre. On les a réduites à coudre & à filer, afin sans doute, de les tenir dans la dépendance, & de s'en faire mieux obéir. Peut-être a-t-on craint aussi qu'étant déja esclaves de leur beauté, si à cet avantage que leur donne la nature,

elles y joignoient celui des Lettres, nous ne devinſſions leurs très-petits ſecretaires. Mais graces aux colifichets & aux futilités dont on a ſurchargé leur eſprit, nous ne devons pas avoir peur qu'elles ſe mettent en état de nous diſputer la ſupériorité : pluſieurs ſiecles ſe paſſeront avant qu'elles parviennent à chaſſer de leur mémoire, le dictionnaire des modes & le goût des contradictions, ſuites néceſſaires de l'anéantiſſement où on les a plongées. Faut-il que la plus belle moitié du monde ait été ainſi avilie par l'autre !

L'autorité que nous avons ſur les femmes, n'étoit-elle pas aſſez légitimement fondée, ſans chercher à l'étendre encore par la plus grande injuſtice qu'on puiſſe leur faire, je veux dire en les jugeant incapables d'étude. Cette force de corps, dont nous a doué la

nature, & qui est l'unique fondement de cette autorité que nous avons sur elles, ne devoit être employé qu'à les défendre, & nous nous en sommes servis pour les accabler.

C'est par le défaut d'étude que les femmes sont devenues coquettes, contrariantes & ingrates, de douces, modestes & reconnoissantes qu'elles sont naturellement. Elles étoient nos compagnes, nous en avons voulu faire nos esclaves: elles se sont rendues nos tyrans; car elles sentent l'injure que nous leur avons fait, & elles s'en vengent.

Ouvrons-leur le sanctuaire des sciences, invitons-les à y entrer, engageons-les à devenir nos émules; nous les verrons reprendre ce caractere doux & traitable, ce maintien chaste & modeste, ce cœur tendre & reconnoissant

qu'elles avoient avant que nous les euſſions ainſi abâtardies, & nous y gagnerons du côté des charmes de la ſociété & des graces de la converſation.

S'il ne tenoit qu'à moi, beau ſexe, je ſerois votre libérateur; oui, je vous arracherois de toutes ces petiteſſes d'uſage & de mode, qui vous enchaînent ſi fortement. Mais cela n'eſt pas en mon pouvoir. Je ne puis que vous en donner le conſeil, c'eſt à vous d'en profiter; il ne peut que vous devenir ſalutaire. Nous avons fait une faute en vous aſſerviſſant, je l'avoue; vous en faites une plus grande en nous tyranniſant, avouez-le auſſi. Armez-vous d'un généreux courage, renverſez tout cet attirail de toilette, qui vous fait perdre un tems ſi précieux. Ne négligez pas le corps, j'y conſens; mais que votre occupation

principale soit d'orner & d'embellir votre esprit ; faites-nous rougir de vous avoir jugés indignes des sciences ; redevenez enfin nos compagnes , & tout sera dans l'ordre : vous ferez tout ensemble & notre félicité & la vôtre.

CHAPITRE VIII.

Instruction grave.

JE me trouvai il y a quelques jours avec un pieux Dervis , doyen de son Collége , dont l'air grave & le maintien respectable m'inspirerent de la dévotion , & m'enhardit à lui demander très-respectueusement , pourquoi les vieillards sont plus amoureux que les jeunes gens ? Si c'étoit un homme du vulgaire qui me fit cette de-

mande, me répondit-il après m'avoir regardé fixement, ma réponſe ſeroit laconique ; c'eſt que cela eſt, lui dirois-je. Mais pour vous, qui, à ce que je vois dans vos yeux, êtes philoſophe juſqu'au bout des ongles, & qui méritez par conſéquent d'être inſtruit de tous les ſecrets de la nature, il faut que je vous faſſe une réponſe plus ample & plus détaillée, afin de vous inſtruire & de vous édifier tout enſemble. Aſſeyez-vous près de moi, & ouvrez les oreilles ; car la queſtion que vous me faites eſt plus grave que vous ne penſez.

Je ne fus pas plutôt aſſis, que notre ſcientifique perſonnage, après avoir touſſé, craché, mouché, commença ainſi ſon diſcours : L'homme eſt jeune avant que d'être vieux ; ce que j'avance ici, continua-t-il d'un ton vraiment doctoral, n'eſt point un problême ;

c'eſt un axiome conſtant, qui ne peut d'autant être révoqué en doute, qu'il eſt confirmé tous les jours par l'expérience. Or, il faut bien nous garder de confondre la jeuneſſe avec la vieilleſſe ; il y a entre ces deux états de la vie humaine, un grand *diſtinguo*, la jeuneſſe eſt le tems que l'homme emploie à connoître, & la vieilleſſe celui qu'il paſſe à jouir. Ne perdez pas de vue ce grand *diſtinguo*, il eſt trop néceſſaire à l'intelligence de notre diſcours.

Connoître & jouir, voilà les deux points de notre diſcours, & ce ſont ces deux mots qu'il nous faut diſcuter, afin de répondre conſéquemment à votre propoſition. Donc, nous dirons que la jeuneſſe ne connoît qu'en apprenant à connoître, & que ce n'eſt qu'en faiſant expérience des choſes qu'elle parvient à diſcerner celles

qui lui procurent du plaiſir, d'avec celles qui lui cauſent de la douleur. Or, dès la premiere impreſſion que l'amour fait ſur notre jeune cœur, nous commençons par examiner ce que c'eſt que cette nouvelle paſſion qui nous domine ſi agréablement : de l'examen, nous paſſons à l'épreuve. Voyons, nous diſons-nous à nous-mêmes, ſi l'amour a autant de charmes que l'on lui en ſuppoſe, & ſi ſes plaiſirs ſont auſſi réels qu'on le dit ; ce qui nous conduit infailliblement à chercher les moyens de les goûter, & nous les goûtons alors avec avidité ſouvent même avec excès : voilà ce qui ſe paſſe ordinairement dans notre jeuneſſe.

La vieilleſſe, au contraire, ayant acquiſe un grand fond d'expériences, connoît en jouiſſant, & jouit en connoiſſant. Elle poſſede cette aimable paſſion de l'a-

mour, au lieu de l'examiner ; elle l'apprécie selon ses desirs, au lieu de l'éprouver, & savoure à longs traits ses plaisirs enchanteurs, au lieu de les goûter. Voila l'apanage de la vieillesse, & les avantages qu'elle a sur la jeunesse.

Vous m'allez sans doute objecter que la jeunesse étant plus vigoureuse que la vieillesse, elle doit être plus propre à cette passion ; je consens que pour les travaux de l'amour, un jeune homme y est plus disposé qu'un vieillard, mais pour le sentiment de l'amour, un vieillard l'emporte sur un jeune homme. Voici comment : la pétulante jeunesse, présumant de ses forces, n'est pas plutôt épriſe du desir, qu'elle court précipitamment le noyer dans le plaisir. La prudente vieillesse, au contraire, n'ayant plus cette fougue vigoureuse de la jeunesse, se modere

dans ſa paſſion, & ne recherche le plaiſir qu'après l'avoir aiguiſé par des deſirs ſans bornes, aſſaiſonnés & brillantés par une imagination fecondée par l'expérience. De-là, je conclus que le vieillard eſt plus amoureux que le jeune homme. Il dit, & je le crus.

CHAPITRE IX.

Le Cœur ſe prend ſouvent par les yeux.

J'ETOIS hier avec un de mes amis; nous allions enſemble faire un tour de promenade, lorſque j'apperçus une jeune fille, ou plutôt une Déeſſe, car il n'eſt pas poſſible qu'une mortelle ait tant d'attraits. A ſon aſpect mon ame ſe trouble, mes ſens s'agitent, mes facultés ſe confondent; enfin, je ne ſçai ce

que

que je devins alors, ni si mon ami s'apperçut du changement qui se fit si soudainement en moi ; ce que je me souviens seulement, c'est que je le quittai brusquement pour suivre celle qui venoit de me ravir ma liberté. Je la suivis en effet, & l'ayant vu entrer en son logis, je m'en vins au mien, plus triste qu'un bonnet de nuit.

Je n'ai pu souper hier ; je ne puis manger aujourd'hui ; j'ai passé toute la nuit sans pouvoir fermer la paupiere, & sans cesse occupé des attraits de celle qui a si subitement subjugué mon cœur, & peut-être, sans le vouloir. Je voudrois m'informer si elle est digne de mon amour, & je crains d'apprendre quelque chose de désavantageux à sa réputation. A la simplicité de ses vêtemens, je vois qu'elle n'est pas riche : mais c'est une raison

de plus, pour m'enflammer d'avantage. Quel plaiſir, quand on peut faire un ſort heureux à celle que nous aimons plus que nous-mêmes ! Non, je ne connois point de volupté ſemblable à celle-là. O ſouveraine de mon cœur ! je n'ai plus rien à moi ; tout ce que je poſſéde eſt à vous ; je voudrois même avoir toutes les richeſſes de la terre, afin de vous les offrir toutes. Je ne vous demande en échange, que votre cœur & votre main. Aimez-moi comme je vous aime ; ne me refuſez point, ne faites pas de mal à un homme qui ne vous veut que du bien. Compatiſſez... Mais je deviens fou, je crois ; je parle à ma belle, comme ſi j'en étois entendu : quel martyre que l'amour !

Que j'étois injuſte, lorſque je traitois l'amour de chimere, a qui les hommes, par un eſprit de ver-

tige, ſacrifient tous les jours leur repos & leur liberté : j'inſultois tout enſemble & les hommes & l'amour. Mais cet amour que je ne connoiſſois pas, vient de ſe faire connoître à mon cœur d'une maniere bien impérieuſe !

Vainement la raiſon me dit impérativement, qu'il ne faut point s'abandonner aux premieres impreſſions que l'amour fait en notre ame. Hé, que puis-je faire pour y réſiſter ? croyez vous, ma raiſon, que je ſois aſſez inſenſé, pour vouloir de gaieté de cœur, perdre ma liberté, & vivre déſormais dans l'eſclavage ? Il n'en eſt rien, je vous aſſure. Au contraire, je voudrois poſſéder encore cette douce indifférence, cette tranquillité paiſible, qui faiſoient toute ma félicité : je voudrois encore me ſuffire a moi-même, comme je me ſuffiſois

avant que d'avoir vu cette adorable perſonne, qui, toute inconnue qu'elle m'eſt, n'en eſt pas moins la ſouveraine de mon cœur. L'Amour eſt un maître impérieux, qui ne donne pas le loiſir de réfléchir : il commande, & ſe fait obéir. Ainſi, m'a raiſon, vous voyez bien qu'avec tout votre éloquent babillage, vous n'êtes qu'une ſotte, puiſque vous exigez de moi l'impoſſible.

CHAPITRE X.

Défiez-vous en.

Comme il n'eſt point de corps qui n'ait ſes ombres, ni de vérités qui ne ſoit voilée par le menſonge ; de même la Phyſique a ſes charlatans, la Médecine ſes

empiriques, la Chymie ſes ſouffleurs la Théologie ſes ſuperſtitions, la Vertu ſes hypocrites, & la Logique ſes ſophiſtes. C'eſt de ces derniers que je vais parler en ce chapitre.

L'Art ſophiſtique eſt un ingénieux artifice de l'eſprit humain, par lequel on fabrique de faux ſillogiſme, qui trompent par la reſſemblance qu'ils ont avec les véritables, de ſorte que l'on peut dire que ce n'eſt pas une beauté naturelle, mais ſeulement un fard artificiel.

Il eſt très-important que nous ayons une connoiſſance entiere de ſes ſupercheries, non pour nous en ſervir, mais pour nous empêcher d'être trompé nous-mêmes. C'eſt dans cette vûe, que chaque ſcience enſeigne le bien & le mal qui ſont de ſon reſſort; comme la Médecine, qui n'enſeigne pas

moins la connoiſſance des poiſons, que de leurs antidotes. Mais elle n'étudie les venins que pour y remédier, & les remedes que pour s'en ſervir.

Les noms de Sophiſme & de Sophiſtes ont la même étymologie que ceux de Sageſſe & de Sage. Auſſi ont-ils été employés autrefois, pour ſignifier ceux qui excelloient en quelqu'art, ou en quelque ſcience. Enſuite, ils ont paſſé des profeſſeurs de la ſageſſe, à ceux de l'éloquence; & ſe ſont enfin arrêtés aux corrupteurs de de l'une & de l'autre. On peut comparer les Sophiſtes aux ſinges, qui parmi tant d'actions qu'ils font, & qui paroiſſent des imitations naïves de la nature humaine, n'ont toutefois rien au-dedans qui lui reſſemble.

Le deſſein des Sophiſtes, ceſt de paroître ſubtils, & de trom-

per les hommes, par la confusion des noms & des choſes : ils veulent par les ſoupleſſes d'un diſcours étudié,& par les artifices d'un faux raiſonnement, mettre à bout ceux avec leſquels ils diſputent.

Afin donc de ſe défendre de ces preſtigieuſes apparences, il faut toujours avoir préſent à l'eſprit qu'un même nom ne ſignifie pas toujours une même choſe, parce que la néceſſité nous contraint de nous ſervir des noms inventés, & non pas des choſes mêmes, dont les noms ne ſont que les ſignes : nous nous imaginons ſouvent que ce qui arrive dans les noms ſe trouve auſſi dans les choſes ; ce qui eſt très-faux, d'autant plus que les choſes que la nature produit ſont innombrables, & que le nombre des noms que nous inventons eſt très-limité. De ſorte que

l'on ne peut empêcher qu'un nom ne ſoit employé pour ſignifier pluſieurs choſes, qui ſouvent ſont contraires & oppoſées ; & voilà la ſource de toutes nos ignorances & de toutes nos ſurpriſes. Ici, c'eſt une équivoque qui nous trompe par ſon ſens ambigu, qui nous empêche de diſtinguer le nom, & d'attribuer la nature de la choſe, ce qui lui eſt propre & particulier. Là, c'eſt une amphibologie preſque ſemblable à l'équivoque, mais plus étendue, qui embarraſſe le diſcours & y fait un ſens douteux. Plus loin, c'eſt un ſens compoſé, qui fait une fauſſeté, en y joignant les choſes qui ne ſont vraies que quand elles ſont diviſées. Tantôt, c'eſt un ſens diviſé, qui, au contraire du compoſé, ſépare les choſes qui doivent être conjointes. Enfin, je n'aurois jamais fait ſi je voulois étaler ici

toutes

toutes les ſubtilités ſophiſtiques ; auſſi n'ai-je fait ce chapitre que pour enſeigner à mes lecteurs les moyens de ſe mettre en garde contre cet art illuſoire & dangereux.

Le meilleur & le plus certain que l'on puiſſe employer pour n'être point la dupe de ces ingénieuſes fourberies, c'eſt de diſtinguer les paroles, donnant à chaque mot ſon ſens propre & précis, accordant à la choſe tout ce qu'on lui doit accorder, & faire voir quand on pêche, ou dans la matiere ou dans la forme du vrai ſyllogiſme. Pour cet effet, rendons-nous de bonne heure bon logicien, & nous ſaurons former des paroles, faire des propoſitions, diſtinguer les vraies d'avec les fauſſes, examiner les choſes qui tombent ſous les ſens, celles qui ſe conçoivent par l'eſprit, re-

marquer la liaiſon des unes avec les autres, trouver le point qui les diſtingue & les ſépare, unir celles qui ſont diviſées, & diviſer celles qui ſont vraies, afin d'en former une connoiſſance plus facile & plus complette.

La logique peut être comparée au fil d'Ariadne; elle conduit l'entendement parmi les détours de la fauſſeté & les labyrinthes du menſonge, juſqu'à ce qu'enfin, il ait atteint la connoiſſance de la vérité, laquelle ſemble ſe dérober à nos yeux, pour s'enfuir & ſe cacher dans les abîmes d'une lumiere inacceſſible aux génies vulgaires.

CHAPITRE XI.

Aventure nocturne.

HIER je fus retenu à souper chez un de mes amis. La compagnie n'étoit pas nombreuse, mais elle étoit choisie. Les mets n'y étoient point en profusion, mais il y en avoit suffisamment, & les sauces y étoient bonnes sans être rafinées. Un vin de Bourgogne y fut bu pendant le repas, & l'on ne le changea point au dessert, qui fut très-frugal ; enfin, c'étoit un de ces repas qui plaisent autant à ceux qui ne mangent que pour vivre, qu'ils choquent ceux qui ne vivent que pour manger. La conversation y fut si agréable & si intéressante, que je ne me reti-

rai que très-tard. Je traverſai pluſieurs rues ſans rencontrer ni homme, ni femme, pas même un chien. N'allez pas vous imaginer que j'en fus effrayé, car je ne ſuis pas de ces gens qui ont peur de leur ombre. Je fus charmé, au contraire, de ne point faire de ces rencontres fâcheuſes, qu'on ne fait que trop ſouvent à Paris. J'approchois de mon logis, lorſque je rencontrai une fille d'environ quinze ans; elle m'aborda en tremblant, & me pria, en pleurant, de vouloir bien la conduire au logis de ſa mere, dont elle étoit très-éloignée. On doit des égards au beau ſexe, auſſi me prêtai-je de bonne grace à ſa demande. Je lui offris mon bras, qu'elle accepta très-reſpectueuſement, & nous nous mîmes en devoir de gagner le logis de cette mere, que je ne connoiſſois pas,

& que j'avois envie de connoître, par l'intérêt que je prenois à la fille. J'allois lui demander pourquoi elle ſe trouvoit ſi tard dans la rue, lorſqu'elle me prévint, en me l'apprenant ainſi : vous êtes ſans doute ſurpris, Monſieur, de rencontrer à heure indue une perſonne de mon âge & de mon ſexe, mais quand je vous en aurai appris le motif, vous me plaindrez ſans me blâmer. Je ſuis apprentiſſe Couturiere chez la plus capricieuſe femme qu'il y ait au monde. Une aiguille qu'elle a perdue ce ſoir, & dont elle m'accuſe de lui avoir volé, eſt cauſe que je me trouve maintenant ſous votre ſauve-garde. Elle n'a pas voulu attendre juſqu'à demain matin pour me renvoyer, diſant pour ſes raiſons, que puiſque je lui avois pris une aiguille, lorſqu'elle étoit éveillée, je pourrois bien lui prendre ſa

bourſe, lorſqu'elle ſeroit endormie ; que même je pourrois l'aſſaſſiner, afin de lui enlever impunément ſes effets les plus précieux. Enfin, elle m'a miſe à la porte, non-ſeulement de ſa chambre, car j'aurois paſſé le reſte de la nuit ſur l'eſcalier, tous les voiſins étant couchés, mais elle m'a traînée juſques dans la rue, & à refermée ſur elle la porte de ſa maiſon. Je me ſuis donc trouvée ſeule expoſée aux inſultes des méchants. Dans cette déplorable ſituation, j'ai pris le chemin du logis de ma mere. A chaque pas que je faiſois, je craignois de trouver de ces gens, qui, en épargnant ma vie, m'auroient fait plus de tort que s'ils me l'euſſent ôté. Votre aſpect a redoublé ma frayeur ; mais votre phyſionomie grande & généreuſe, m'a fait préſumer que le crime n'habitoit point

dans votre cœur : c'eſt ce qui m'a déterminée à me confier à votre prudence ; & j'eſpere que je ne m'en repentirai point. Ne craignez rien, lui répondis-je, je vous regarde dès ce moment, comme ſi vous étiez ma ſœur ; & quiconque oſeroit vous attaquer, il faudroit qu'il commençât par m'arracher la vie, avant qu'il vous fît la moindre inſulte. Elle alloit me remercier de ma bienveillance, lorſque nous fûmes interrompus par un bruit ſourd de pluſieurs voix plaintives. La curioſité me fit doubler le pas, & ce ne fut qu'en tremblant qu'elle me ſuivit ; mais elle ſe raſſura lorſqu'elle vit que le murmure de voix que nous entendions n'étoit cauſé que par deux filles, qui furent interdites de nous voir. Je leur demandai ce qu'elles faiſoient ſi tard dans la rue ; elles me prierent humble-

ment de ne point m'en informer, & de m'éloigner, ſi je voulois les obliger. Je leur dis que j'allois leur obéir, ce qui les raſſura. Elles me remercierent de ma complaiſance : l'une me fit une révérence grave, & l'autre, en voulant ſe lever pour en faire autant, car elle avoit toujours reſtée aſſiſe, ſe mit à crier, quoiqu'à voix baſſe, le voilà qui vient, je ſuis perdue ; & en prononçant ces mots, elle mit au monde un beau petit garçon, qui, par ſes cris, nous annonça ſa venue, & acheva de déconcerter la mere. Je la raſſurai le mieux qu'il me fut poſſible. Sa compagne lui rendit le ſervice qu'elle avoit beſoin, tandis que la mienne tenoit l'enfant qu'elle lui avoit mis dans les bras, enveloppé d'un linge ſeulement. La mere étoit ſi confuſe, qu'elle n'oſoit proférer une ſeule parole, &

nous l'imitions dans ſon ſilence. Je me hazardai pourtant de lui demander ce qu'elle avoit deſſein de faire de ſon enfant. De l'expoſer, me répondit ſa compagne. En ce cas, lui dis-je, je vais l'emporter, & j'en prendrai ſoin. La mere me remercia de ma charité, & me pria de m'éloigner, afin qu'elle pût ſe retirer ſans ſe faire connoître ; ce que je fis, en emmenant avec moi ma jeune fille de rencontre, chargée de mon enfant-trouvé. Nous marchâmes environs un quart d'heure, avant que d'arriver au logis de ſa mere. Pendant ce temps, elle garda le ſilence, étant auſſi confuſe de ce qu'elle venoit de voir, que ſi cela fût arrivé à elle-même. Je ne lui parlai pas non plus, afin de ne point augmenter ſa confuſion.

Enfin, nous arrivâmes à la demeure de ſa mere. Quelle fut la

ſurpriſe de la fille, lorſqu'elle apprit par l'hôteſſe, qu'il y avoit trois jours que la mere avoit vendue le peu de meubles qu'elle avoit, & qu'elle s'en étoit allé avec un homme qu'on voyoit venir ſouvent chez elle. Voici une lettre, continua l'hôteſſe, qu'elle m'a laiſſé pour vous remettre, afin que vous me rembourſiez dix écus qu'elle me doit. La fille me remit l'enfant, prit la lettre, & en fit lecture. Ah! s'écria-t-elle, il n'eſt que trop vrai que ma mere eſt partie avec un homme, & qu'elle m'abandonne! Que vais-je devenir? ce que vous voudrez, répliqua bruſquement l'hôteſſe, payez-moi ſeulement mes dix écus & vous en allez. Cette lettre, dit la fille, ne me parle point de cette dette; d'ailleurs, quand elle en parleroit, je ne pourrois vous ſatisfaire, n'ayant point d'argent, ni n'en

gagnant pas encore. Je vois bien, repartit l'hôteſſe, que la fille eſt auſſi coquine que la mere, & que mon argent eſt perdu; voilà ce que c'eſt que de faire plaiſir à de la canaille, on en eſt toujours la dupe; & en diſant ces dernieres paroles, elle nous ferma la porte ſur le nez. Remarquez, s'il vous plait, qu'elle occupoit une ſalle baſſe, dont la porte donnoit ſur la rue, & qu'elle ne nous avoit point laiſſé entrer. La pauvre fille s'évanouit, ce qui me mit dans un grand embarras. Je poſai donc l'enfant ſur le pas de la porte, & avec un élixir que j'ai toujours ſur moi, je fis revenir ma jeune infortunée, mais ce ne fut pas ſans peine. Quand elle fut entiérement revenue, elle verſa un torrent de larmes, en déplorant ainſi ſon infortune : Malheureuſe que je ſuis, que vais-je devenir ?

je ne ſais où aller, & je me trouve avec un homme que je ne connois pas. S'il juge de la fille par la mere, je ſuis perdue ſans reſſource. Ne craignez rien, lui dis-je, attendri de ſon ſort, vous êtes en ſûreté avec moi ; venez à mon logis, j'ai deux chambres, je vous en céderai une. Monſieur, me répartit-elle en redoublant ſes pleurs, je vous remercie de l'offre charitable que vous me faites, mais je ne puis ni ne dois l'accepter. Vous le pouvez, repris-je, ſans courir aucun riſque, & vous le devez, pour éviter le malheur dont vous êtes menacée, ſi vous perſiſtez à demeurer toute la nuit dans les rues. Qu'un libertin vous inſulte, vous aurez beau crier, perſonne ne viendra à votre ſecours : on vous prendra même pour ce que vous n'êtes pas. Depuis plus d'une heure que je ſuis avec vous, ai-je

ceſſé un inſtant de reſpecter votre vertu ? Par la rencontre que nous venons de faire, & par l'enfant dont je me ſuis chargé, ne vous ai-je pas donné des preuves certaines de ma diſcrétion & de mon humanité ? Si j'ai eu des égards pour une fille criminelle, me pouvez-vous ſoupçonner d'en manquer envers une fille vertueuſe ? Ah ! chaſſez loin de vous ces ſoupçons qui m'outragent, & prenez confiance en un homme qui eſt incapable d'aucune baſſeſſe. Levez-vous, & venez avec-moi. Allons, dit-elle en ſe levant, je vais vous ſuivre, mon intention eſt droite, le ciel ne m'abandonnera pas. Elle ſe chargea de l'enfant & vint avec moi. Nous arrivâmes à mon logis, je lui cédai la chambre où étoit mon lit, & me retirai dans l'autre. Elle prit l'enfant avec elle, ſe coucha dans mon lit, ainſi que je

l'exigeai, me contentant pour cette nuit de mon fauteuil, & nous dormîmes juſqu'au matin, que l'enfant nous éveilla par ſes cris.

Mon premier ſoin fut de lui donner une nourrice; enſuite je propoſai à ma fille d'entrer au couvent, en qualité de penſionnaire, en attendant que je puſſe lui faire un établiſſement avantageux, par un mariage convenable, lui promettant que par moi & par mes amis, je lui chercherois un parti ſortable. Elle me témoigna ſa reconnoiſſance par une profonde révérence, & accepta le couvent. Je l'y conduiſit au ſortir du dîner. Dès qu'elle y fut reçue, elle me pria de vouloir bien lui continuer mes bontés, en lui procurant le moyen de pouvoir vivre & mourir dans ce lieu de paix, & de ne lui jamais parler de mariage. Quoi! lui dis-je, Mademoiſelle, auriez-

vous de la répugnance pour cet état ? Non, Monsieur, me répondit-elle en rougissant ; mais après les obligations que je vous ai, & que je vais vous avoir, je ne pourrai jamais me résoudre à donner ma main à un autre qu'à mon bienfaiteur : & elle me quitta avec précipitation. Ce discours est obligeant : mais j'y penserai.

CHAPITRE XII.

Préjugé ridicule.

JE me trouvai, il y a quelques jours, dans une compagnie de gens de lettres, où je vais ſouvent, & où l'on s'occupe à traiter des ſciences & des arts, & à développer ce qui s'y trouve de plus abſtrait. Nous en étions, ce jour-là, à examiner ſi la pierre philoſophale eſt un ſecret réel, ainſi que les Alchymiſtes le prétendent; ou ſi ce n'eſt qu'une impoſture inventée par des frippons, pour duper les ambitieux : lorſque mal-à-propos, il ſurvint un homme criant & ſe démenant comme un déſeſpéré. Ce qui troubla la compagnie, & interrompit notre docte converſation. Cet homme étoit

gendre

gendre de celui chez lequel nous étions assemblés. Toute la compagnie fut frappée & attendrie des cris plaintifs & douloureux que poussoit cet homme. Il n'y eût que le beau-pere & moi, qui gardâmes notre sang froid, & qui attendîmes le moment de nous instruire du malheur qui pouvoit lui être arrivé, avant que de nous en affliger. Nous l'interrogeâmes donc; mais il étoit si hors de lui, & ses discours étoient si décousus, que nous fûmes long-tems à pouvoir deviner ce qui causoit son chagrin, ou plutôt son désespoir. O sort barbare! s'écrioit-il avec transport, est-ce là le coup que tu me réservois? J'en mourrai de douleur. Destin cruel! reprenoit-il avec fureur, c'est donc sur moi que tu as résolu d'épuiser toutes tes rigueurs? Que peux-tu me faire de pire, que ce

que tu m'as fait ? Et mille autres expreſſions ſemblables, qui ne nous en inſtruiſoient pas davantage. Enfin, après avoir bien exhalé ſa bile, il s'appaiſa un peu, & nous apprît ce qui cauſoit ſa rage & ſon déſeſpoir. C'eſt que ſa femme venoit de s'oublier, en lui faiſant une infidélité. Il n'eût pas plutôt lâché le mot, que j'éclatai de rire, & toute la compagnie en fit autant, même le beau-pere. Ce qui fit pleurer amérement notre pauvre Actéon. Le beau pere revint promptement de l'écart qu'il venoit de faire, & demanda gravement à ſon gendre, s'il étoit ſûr que ſa fille eut commiſe une telle faute. Morbleu ! répartit le gendre, avec vivacité, je l'ai priſe ſur le fait. Cette réponſe laconique rendit le beau-pere preſqu'auſſi confus que le gendre ; ſes regards erroient d'objets en

objets, ſans oſer s'arrêter ſur aucun, & ſa langue reſtoit immobile. La compagnie ne diſoit mot, mais n'en penſoit pas moins. Las de cette ſcène muette, qui dura bien un quart-d'heure, je l'interrompis par ces paroles que j'adreſſai au plaignant : N'êtes-vous pas fou de vous affliger ainſi d'une faute où vous n'avez aucune part ? Votre femme eſt coupable, je l'avoue, puiſqu'elle a manqué à la promeſſe ſolemnelle qu'elle vous a faite de vous être fidelle; mais je ne vois pas pour cela, que vous en ſoyez moins innocent. L'honneur d'un homme n'a jamais dépendu des caprices d'une femme. Un homme ne doit être tympaniſé, que quand il conſent aux déréglements de ſon épouſe. Si l'irrégularité de la conduite de votre femme a pour principe le libertinage, empruntez

le ſecours des loix pour l'en punir; ſi ce n'eſt ſeulement qu'une foibleſſe, vengez-vous ſans faire tant de bruit : elle vous a faite une infidélité, faites lui-en-deux, & la tenez quitte. Quand je lui en ferois cent, répartit l'offenſé, en ſerai-je moins ce qu'elle m'a fait? Pauvre garçon, lui dis-je, vous êtes victime d'un préjugé ridicule, & qui cauſe bien du déſordre dans le monde; je vous plains, c'eſt tout ce que je puis faire pour vous. Et je ſortis, le laiſſant en proie à ſon aveuglement. C'eſt ainſi qu'en uſent certains Médecins avec leurs malades : ils les abandonnent à leurs maux, lorſqu'ils ne peuvent les guérir.

CHAPITRE XIII.

Il étoit temps.

UN homme avoit un ami qui ſe trouvoit dans l'indigence, par un procès injuſte qu'on lui avoit intenté. Il lui ouvre ſa bourſe, & lui prête l'argent qu'il avoit beſoin pour ſe tirer de l'embarras où l'injuſtice de ſes ennemis l'avoit plongé. Par ce moyen efficace, il ſçut faire triompher ſon ami de ſes adverſaires. Vous allez, ſans doute, vous imaginer que cet ami fut reconnoiſſant de la généroſité de ſon bienfaiteur, point du tout : c'eût été bon dans l'ancien tems, où l'ingratitude étoit régardée comme un crime digne de mort.

Mais dans celui-ci, où per-

ſonne n'ignore que rien n'eſt plus peſant que le fardeau de la reconnoiſſance, cet homme eut été couvert d'un ridicule affreux, s'il eut fait voir, ou même ſoupçonner, qu'il ſe ſouvenoit d'un ſervice rendu. Notre bienfaiteur, imbu des anciennes maximes des vieux Gaulois, eut la foibleſſe d'eſprit de s'affliger de l'ingratitude de ſon ami, ſans toutefois pouvoir comprendre qu'obliger ainſi un homme, c'eſt ſe mettre en riſque de perdre ſon amitié. Enfin, après avoir long-tems combattu dans ſon cœur, il parvint à ſe réſoudre d'oublier à ſon tour cet ingrat, mais non pas de perdre ſon argent. Il va le lui demander; l'autre élude de le lui rendre: il l'actionne en Juſtice; l'autre affirme l'avoir payé. Par bonheur pour l'honnête homme, c'eſt qu'en ſortant du plaidoyé,

le coquin, en le raillant, lui dit inconsidérément : ne prêtes jamais sans billet, ainsi que tu m'as prêté, ou résouds-toi de perdre souvent. Ce qui fut entendu de deux Avocats, qui, saisis d'horreur d'un procédé si étrange, le traînent aux pieds du Juge, qui, instruit de la mauvaise foi de ce monstre, le condamna à payer sur le barreau : ce qu'il fut contraint de faire. L'honnête homme ne perdit rien ; mais il étoit temps.

Une riche veuve, qui n'avoit d'autre enfant qu'une fille unique, s'étant amouraché d'un jeune fréluquet, qui n'avoit pour tout bien qu'un grand fond d'effronterie, ni d'autre mérite que de papillonner & persiffler au parfait ; elle alloit l'épouser en secret, lorsque la fille, qui avoit plus besoin d'être mariée que la mere, quoiqu'elle n'en témoigna aucune

envie, trouva, par un heureux hazard, une lettre décachetée, que notre amant du bon ton avoit écrite à ſa future, dans laquelle il lui dépeignoit en vrai petit-maître, les plaiſirs qu'ils devoient goûter le lendemain, jour fixé pour la célébration de leur mariage; & il ſe ſervoit de tous les termes qu'il avoit jugé convenables, pour lui en donner l'avant-goût. Quelle ſurpriſe eût la fille, d'apprendre que ſa mere alloit paſſer en ſecondes nôces, & que celui qui alloit devenir ſon époux, poſſédoit au ſuperlatif l'art de ruiner cent familles. Elle oublia, pour ce moment, qu'elle étoit fille, je veux dire, qu'elle paſſa par-deſſus certains ſcrupules que lui cauſoient les termes peu meſurés & trop énergiques de la miſſive; prit la réſolution d'avertir, lettre en main, ſon oncle, de tout ce qui

qui se passoit, & l'effectua. L'oncle étoit à la campagne, & n'en devoit revenir que le lendemain au soir. Ce qui la déconcerta d'autant que le malheur devenoit inévitable, puisque la célébration du mariage se devoit faire le matin, & que l'oncle ne devoit arriver que quand il ne seroit plus temps de s'y opposer. Après bien des larmes versées, elle laisse la lettre entre les mains de sa tante, & vient se renfermer dans sa chambre, afin d'y pleurer à son aise, & son infortune & l'aveuglement de sa mere. L'oncle, qu'on n'attendoit que le soir, arrive dans la matinée, prend communication de la lettre, va chercher un Huissier pour former son opposition; ils arrivent à l'Eglise; & il étoit temps, car la cérémonie commençoit.

Une jeune Agnès, épriſe d'a-

mour pour un jeune homme plus inſtruit qu'elle dans l'art d'aimer, lui dit un jour ingénûment, & ſans penſer à mal, qu'il pouvoit ſe flatter de poſſéder entiérement ſon cœur. Le jeune homme voyant la ſimplicité de la fille, comprit très-bien, qu'en ſe comportant avec adreſſe, il ne tiendroit qu'à lui d'avoir ce qu'on appelle dans le monde une bonne fortune; auſſi ſe comporta-t-il de façon qu'il alloit profiter de la ſimplicité de notre Agnès, lorſque, par malheur pour lui, & par bonheur pour elle, ſa mere arriva. Il étoit temps.

Un vieillard cacochyme, à qui il ne manquoit plus qu'une flegme pour le ſuffoquer, remettoit de jour à autre à faire ſon teſtament; la mort néanmoins avançoit à grands pas, ſans toutefois qu'il s'en apperçût. Ses héritiers s'en appercevoient bien, mais ils n'o-

ſoient l'en avertir. Une arriere-petite niece arrive de campagne, ſe préſente à notre moribon ; crac, les beaux yeux de la jeune adoleſcente réchauffent le cœur glacé du preſque agoniſant. Ah ! dit-il, d'une voix preſqu'éteinte, il ſeroit fâcheux qu'une auſſi aimable perſonne n'eût point de part à ma ſucceſſion ! Il appelle valets & ſervantes, les preſſe d'aller quérir un Notaire, pour recevoir ſes dernieres volontés. Le Notaire arrive, écrit ſes diſpoſitions teſtamentaires, les lui préſente à ſigner, il les ſigne & meurt. Il étoit temps.

Un moine, l'autre jour, fut ſurpris par le Promoteur, dans la célulle d'une.... Taiſez-vous, ma plume, vous êtes une indiſcrete ; devez-vous ainſi révéler les ſecrets de l'Egliſe ? Si je ne vous euſſe pas impoſé ſilence, vous

alliez faire de belles affaires. Il étoit temps.

CHAPITRE XIV.

La force du naturel.

JE ne me ſerois jamais imaginé que je ſuis un monſtre, que je n'ai jamais eu d'humanité, & que je n'en aurai jamais, ſi ma couſine ne fût venue ce matin, conduite ſans doute par l'amour du ſang; ou, pour parler le langage des Muſes, par la force du naturel, me l'apprendre, m'en convaincre & me le reprocher. Vous êtes un monſtre, m'a-t-elle dit avec une douceur qui m'a enchanté, vous êtes un monſtre qu'on devroit étouffer. Quoi! vous avez l'ame aſſez noire pour oublier vos parens juſqu'à les deshériter pour une

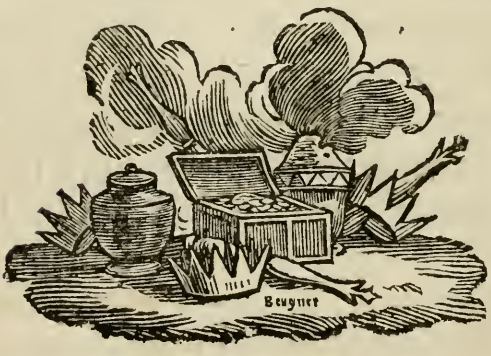
coquine que vous avez ramassé dans les rues, & pour un bâtard que vous avez adopté ? Je ne vous eusse jamais soupçonné d'une telle dépravation ; non, il ne me seroit jamais venu dans la pensée qu'un cousin que j'ai toujours aimé tendrement, & envers lequel je n'ai jamais manqué de respect & de déférences, eût préféré à ses véritables héritiers, deux petites personnes, rejettées, rebutées, désavouées, abandonnées de leurs parens. C'est une action abominable que vous avez faite, & qui crie vengeance. Mais, ma cousine .... Mais, mon cousin, a-t-elle répliqué en me coupant la parole, vous ne pouvez vous justifier, cela est impossible. L'action que vous avez faite, & que je vous reproche avec justice, prouve à tout l'univers que vous n'avez point d'humanité, que vous

n'en avez jamais eu, & que vous n'en aurez jamais. Je crois pourtant, Mademoiſelle ..... telle choſe que vous me puiſſiez dire, a-t-elle repartie avec une volubilité extrême, & en m'interrompant encore, vous n'en ſerez pas moins coupable d'avoir ſubſtitué à votre propre ſang un ſang étranger. Le beau naturel qu'a notre prétendu philoſophe, il fait pour deux perſonnes inconnues ce qu'il n'a jamais fait pour moi! Vous n'avez jamais été dans le beſoin, lui ai-je dit. A ces mots, elle s'eſt miſe dans une ſi furieuſe colere, que je crus voir en elle Thyſiphone prête à m'étrangler. Eh! qu'importe que ces viles créatures ſoient dans le beſoin, s'écria-t-elle en hurlant, ſont-elles de votre ſang, pour participer à votre bien? Mais c'eſt perdre le temps que de vous parler, vous ne connoiſſez

pas le sang. Elle sortit, & me laissa très-choqué de son procédé.

Eh ! comment ne le serois-je pas ? Elle me blâme d'avoir secouru deux pauvres infortunés ; elle me fait un crime de l'action la plus louable, parce qu'il m'en coûte quelqu'argent, & que cela diminue la part qu'elle prétend à mon héritage. Elle est pourtant plus riche que moi, & de beaucoup encore. Mais c'est le propre de ceux qui n'estiment que les richesses, de ne s'occuper qu'à les accumuler, sans se mettre en peine s'il est dans le monde des êtres nécessiteux. Que leur importe que les autres manquent du nécessaire, pourvu qu'eux seuls regorgent du superflu ? Elle me reproche encore de ne point connoître le sang. Il est vrai que je n'accorde rien au sang, que ce

qui ne répugne point à la raiſon. Mais eſt-ce méconnoître le ſang que d'agir ainſi ? Non, ſans doute. En vérité, ma couſine, ſi ma vertu étoit chancelante, votre procédé ſeroit bien plus capable de l'affermir que de la renverſer.



CHAPITRE XV.

Avis intéreſſé.

MA couſine vient de faire jouer le dernier reſſort de ſa politique, pour me convaincre de la force de ſon naturel, & elle y a parfaitement réuſſi. Hier, en ſortant de chez moi, elle alla rendre viſite à mon pere & à mere. Comme elle ne manque pas d'eſprit, elle fit tomber inſenſiblement la converſation ſur moi. Mon pere & ma mere, à qui je n'ai jamais donné aucun ſujet de plainte, eurent la bonté de louer ma conduite. Ma couſine ne manqua pas d'applaudir à leurs diſcours, & de leur dire qu'ils devoient ſe confeſſer heureux d'avoir un fils ſi exact & ſi

ſcrupuleux à remplir ſes devoirs. Elle fit plus, elle exalta ma conduite, outra l'éloge de mes vertus, & le termina par un mais, ſi adroitement placé, que mon pere & ma mere en furent allarmés. Ah! s'écria ma mere toute émue & fondant en larmes, que veut dire ce mais? Quoi! ſeroit-il poſſible que mon fils eût quelques défauts cachés? Parlez, ma niece, ôtez-moi de l'embarras où ce mais vient de me jetter. Ce n'eſt rien, ma tante, reprit myſtérieuſement ma bonne couſine. Mon pere, qui avoit d'abord été frappé de ce mais, s'étant remis de ſon effroi, tint à ma mere ce propos : chere épouſe, ceſſons de nous allarmer, juſqu'à ce que nous ſçachions ſi nous en avons un juſte ſujet. Puis, s'adreſſant à ma couſine, qu'il ſoupçonnoit déjà d'impoſture, il lui dit : par votre diſcours, je pré-

vois que vous avez quelque choſe de ſiniſtre à nous apprendre, n'héſitez point à nous le dire ; je ſuis pere, & je ne ſouffrirai jamais que mon fils s'écarte de ſon devoir. Ma couſine, enhardie par ces paroles que mon pere prononça avec fermeté, lui répondit en ces termes : vous me le commandez, mon oncle, & je dois vous obéir. Je crains cependant que ce que j'ai à vous apprendre ne vous indiſpoſe contre mon couſin, que j'aime autant que s'il étoit mon frere. Treve de paroles ſuperflues, répliqua froidement mon pere, dites ſeulement ce que vous ſçavez, & laiſſez-moi le ſoin de faire ce que je dois. Eh bien, mon oncle, repartit ma couſine, mon couſin entretient une fille dans un couvent, & a adopté un petit bâtard à qui il a donné une nourrice. Mon pere lui fit pluſieurs interrogations,

auxquelles elle répondit avec la même candeur ; & , quand il ſçut tout ce qu'il vouloit ſçavoir, il la laiſſa avec ma mere, & ſortit pour s'informer exactement de ce qu'il venoit d'apprendre d'une bouche qu'il ſoupçonnoit d'impoſture.

Ma mere ſe trouvant libre, par l'abſence de mon pere, ſe prit à verſer des pleurs abondamment, diſant qu'elle aimeroit mieux me voir dans le tombeau que dans le déréglement. Vous avez raiſon, reprit ma couſine, qui s'applaudiſſoit en ſecret du mal qu'elle venoit de me faire ; il ſeroit à ſouhaiter, pour l'avantage de la famille, qu'il fût mort avant que d'avoir connu ces deux petites créatures, ſes biens ſeroient revenus en entiers à ſes héritiers, au lieu qu'il va les diſſiper en les prodiguant indignement à un ſang étranger. Enfin, elle a employé

toute ſa rhétorique pour indiſpoſer ma mere contre moi, & elle y a réuſſi ; car ce matin ma mere n'a pas manqué de venir me quereller d'importance, & me reprocher toutes les fautes dont il a plu à ma perfide couſine de me rendre coupable. J'ai eu beau vouloir lui expoſer mes raiſons, elle n'a pas voulu les entendre. Si mon pere en uſe ainſi, me voilà perdu ſans reſſource.

Il m'a ſemblé que ma mere eſt ſortie de chez moi encore plus indignée qu'elle n'y étoit entrée. Si cela eſt ainſi, me voilà donc privé de la tendreſſe maternelle, & peut-être de la bienveillance paternelle ; car ſi mon pere alloit ſe mettre dans la penſée que je fuſſe coupable, il faudroit que je le devinſſe, malgré mon innocence. Etrange effet de la prévention !

Tu dois être ſatisfaite, injuſte

couſine, tu as réuſſi dans ton odieux projet. Je ne te redoute plus, tu m'as fait tout le mal que tu me pouvois faire. Je vivois heureux, chéri de mon pere & de ma mere : mais, graces à tes ſoins officieux, je me trouve maintenant le rebut de l'une & peut-être de l'autre. Le hazard me fait rencontrer l'occaſion de faire une action digne de louanges, ton ſordide intérêt s'y trouve lézé, ç'en eſt aſſez pour te porter à me donner autant de blâme que je mériterois d'applaudiſſements. Barbare que tu es, tu me traites comme ſi j'étois criminel ; ce qui me conſole, c'eſt qu'il n'eſt pas en ton pouvoir de me rendre coupable !

J'ai lu quelque part que pour faire des vers la colere vaut un Apollon; je viens d'en faire l'épreuve. L'indignation que m'a cauſé le procédé de ma couſine,

a fait naître dans mon cerveau les vers ſuivants :

Regarde qui voudra la mort comme un ſupplice,
Je la regarde comme un bien,
Puiſque tout ici bas eſt ſujet au caprice,
Et qu'on ne peut compter ſur rien.

Plus on eſt vertueux, plus par la calomnie,
On cherche à vous perſécuter,
Comme ſi la vertu, qui ſeule orne la vie,
Fût une choſe à déteſter.

Si vous avez pitié de la triſte indigence,
On noircit votre intention;
Si vous faites le bien, le vicieux s'offenſe
D'une ſi louable action.

La pitié de l'amour a ſouvent l'apparence,
Quoiqu'elle differe en ſa fin;

L'amour, en tous climats tend à la jouiſſance;
La pitié ne va pas ſans frein.

Ce qui paroît folie eſt quelquefois ſageſſe;
Les dehors ſont ſouvent trompeurs,
Et l'on pleure de joie autant que de triſteſſe;
Donc les dehors ſont impoſteurs.

Ah! ceſſons de juger par la ſimple apparence;
Preſque toujours elle ſéduit:
L'action qui paroît à nos yeux une offenſe,
Eſt ſouvent ce qui la détruit.

Grand Dieu! faut-il que l'homme en ſa courte carriere,
Soit ſujet à de ſi grands maux?
Quoi! ne peut-il enfin atteindre la barriere,
Que par de ſi rudes travaux.

La mort en terminant le cours de notre vie,
Met fin à tous nos déplaiſirs.
Ah! puiſqu'il faut qu'un jour elle me ſoit ravie,
Mort, viens combler tous mes deſirs.

Triomphe maintenant, aveugle jalouſie,
Applaudis-toi de ton courroux;
Tu m'ôtes le repos, & pour toute ma vie,
Je ſuis victime de tes coups.

CHAPITRE XVI.

Le plus expreſſif des mots françois.

LA langue Françoiſe eſt ſi belle, ſi douce, ſi polie & ſi élégante, qu'elle eſt eſtimée de toutes les Nations de l'Europe, qui lui donnent la prééminence ſur toutes les autres ; & ce n'eſt pas ſans raiſon, puiſqu'elle a tous les avantages des autres langues, ſans en avoir les imperfections. En effet, elle a l'énergie de l'Allemande, ſans en avoir la rudeſſe; l'étendue de l'Angloiſe, ſans en avoir le brut; le pompeux & la gravité de l'Eſpagnole, ſans en avoir l'enflure ; la mignardiſe de l'Italienne, ſans en avoir la molleſſe & la langueur. Elle eſt tout

enſemble douce & forte, exacte & abondante, ſimple & majeſtueuſe, mâle & délicate. Elle eſt propre à toutes ſortes de matieres, pour la proſe & pour la poéſie, pour l'Hiſtoire & pour le Roman, pour le ſérieux & pour le comique. On ne doit donc pas s'étonner de ce qu'elle eſt ſi eſtimée de tout le monde, puiſqu'elle eſt ſi ſupérieure à toutes les autres langues.

Quoi qu'elle s'énonce dans tous ſes mots & dans toutes ſes phraſes, avec autant de facilité que de graces, d'énergie que de majeſté, & que tous les termes dont elle eſt enrichie, ſoient clairs & expreſſifs; il ſemble cependant que le centre & la force de ſon expreſſion, ſoit renfermé dans le mot mais: oui, ce mot ſeul, mis à la fin d'une phraſe, en dit autant & plus même, que toute la

langue entiere. Il eſt capable, ſi l'on s'en ſert adroitement, de renverſer le commerce le mieux établi, de bleſſer la réputation la moins équivoque, & d'obſcurcir le mérite le plus éclatant. O combien ſe trouve-t-il dans le monde, de crédit perdu, d'honneur étouffé, & de vertu calomniée par ce pernicieux mot!

Faut-il qu'une langue ſi eſtimable & ſi eſtimée, renferme en elle un poiſon auſſi ſubtil & auſſi contagieux! faut-il qu'il ſe trouve des perſonnes aſſez perfides, pour ſe ſervir de ce mot, au détriment de leurs ſemblables, de leurs concitoyens, de leurs voiſins, de leurs parens, quelquefois même de leurs amis! faut-il encore qu'il y ait des eſprits aſſez bornés, tranchons le mot, aſſez ſtupides, pour ne point ſe tenir en garde contre ce ſtratagême inhumain,

& ſi ſouvent mis en pratique, avec l'injuſtice la plus criante !

Je n'ai jamais tant fait attention aux funeſtes effets de ce déteſtable mot, que depuis que ma perfide couſine a eu la noirceur d'ame de me les faire ſentir. Oui, ma vertueuſe couſine, c'eſt vous qui m'en faites connoître la méchanceté : c'eſt un ſervice d'ami du ſiécle que vous m'avez rendu, & que je n'oublierai pas.

Cet oracle eſt plus ſûr que celui de Calchas.

CHAPITRE XVII.

Viſite heureuſe.

MON pere eſt venu ce matin, & par ſa viſite, il m'a rendu le repos que ma noire couſine m'avoit ôté depuis trois jours. A ſon aſpect, j'ai frémi, j'ai tremblé; j'aurois voulu pouvoir m'anéantir à ſes yeux. Ce n'eſt pas toutefois, que ma conſcience me fît quelques reproches; mais, tout innocent que je ſuis, je craignois qu'il ne me trouvât coupable. Graces à la juſteſſe de ſon diſcernement, & à la droiture de ſon caractere, il ne m'a pas laiſſé long-tems dans le triſte état où ſa préſence m'avoit réduit. Raſſurez-vous, mon fils, m'a-t-il dit,

avec cette bonté qui lui est si naturelle, je ne viens ici que pour applaudir à votre conduite : je me suis informé de tout, & je n'ai rien à vous reprocher. Ah ! mon pere, me suis-je écrié avec transport, & en me jettant à ses pieds, vous me rendez la vie ; je craignois de vous avoir déplu, j'en serois mort de douleur. Mon pere me tint ensuite ce propos : calmez vos sens, mon fils, & portez attention à ce que je vais vous dire. Je me défie trop de l'adulation, pour croire d'abord tout le bien & tout le mal qu'on me dit des personnes : il y a longtemps que je me suis fait une loi de suspendre mon jugement, jusqu'à ce que j'aie examiné par moi-même, ce qu'il y a de vrai & de faux dans les discours que l'on me tient. • Votre cousine m'a surpris, je l'avoue, mais elle ne m'a pas

perſuadé. Au contraire, me trouvant intéreſſé dans la perſonne de mon fils, j'ai redoublé d'attention & de vigilance, afin de m'inſtruire de la vérité. Pour parvenir promptement à ce but, je me ſuis tranſporté au couvent, pour m'informer de votre jeune penſionnaire ; &, ſur le bien qu'on m'en a dit, & que j'ai taxé d'exagération, j'ai demandé à la voir, après m'être nommé, ce qu'on m'a accordé auſſi-tôt. C'eſt-là, que converſant avec elle, je me ſuis apperçu qu'on ne m'en avoit point dit aſſez de bien, & qu'elle méritoit encore plus de louanges qu'on ne lui en avoit donné. En effet, quelle modeſtie dans ſon maintient ! quelle ſageſſe dans ſes diſcours ! & ſur-tout quelle reconnoiſſance elle témoigne pour vos bienfaits ! C'eſt un tréſor, mon fils, c'eſt un tréſor que vous poſſédez.

posſédez. Quoi qu'elle ſoit ſans bien & ſans naiſſance, ne craignez pas que je veuille jamais vous empêcher de l'épouſer, au contraire, j'y conſens dès ce moment. Elle eſt vertueuſe, & cela me ſuffit. Mon pere, lui dis-je en l'interrompant, mon intention eſt de lui faire du bien, & non pas de l'épouſer. C'eſt pour vous, mon fils, m'a-t-il repliqué, & non pas pour moi; ainſi, vous en ferez ce qu'il vous plaira. Je crains, cependant, que vous ne preniez pire. Quant à votre petit nouveau-né, l'action m'en paroît ſi belle, que je ne puis qu'y applaudir. Vous voyez, ſans doute, a-t-il continué, que je ne ſuis pas la dupe de votre couſine, mais votre mere a le malheur de l'être, au moins pour un tems, car je ſçaurai la déſabuſer. Pour vous épargner les reproches qu'elle

pourroit vous faire, & que vous ne méritez pas, ne la voyez qu'en ma présence, jusqu'à ce que je lui aie dessillé les yeux sur la perfidie de sa mère. Quant à celle-ci, je vous commande de rompre entiérement avec elle, car nous devons fuir les injustes : & je puis bien vous assurer, que je ne la verrai qu'avec dédain. Voilà ce que me dit mon pere ; & il sortit, me laissant pénétré d'amour & de respect, pour un si bon & si équitable pere.

CHAPITRE XVIII.

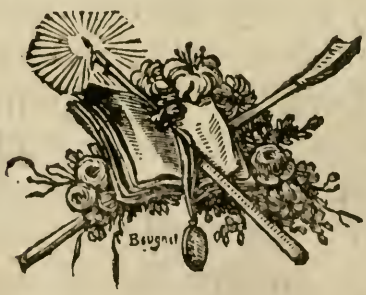
Crainte fondée.

QU'ON a raiſon de dire; qu'un coup de langue eſt pire qu'un coup de lance! Ma couſine, par ſon propos, mal-à-propos, a fait au cœur de ma mere une plaie incurable. Cette tendre mere que j'aimois tant, & qui me chériſſoit encore davantage, n'a pu apprendre, par la bouche de ma perfide couſine, que je vivois dans le déſordre, ſans en être vivement touchée. Sa ſanté en a été altérée, & a toujours empiré depuis ce fatal moment. En vain mon pere lui a fait connoître la méchanceté de ma couſine, & mon humanité; le mal avoit fait de ſi grands pro-

grès dans l'économie animale, qu'elle n'a pu ſe rétablir. Au contraire, cette bonne nouvelle lui a fait une ſeconde révolution, qui a hâté ſa fin. Enfin, elle vient de mourir. Mon père en eſt inconſolable, & je ne le ſuis guères moins. Encore, ſuis-je contraint de lui cacher ma douleur, pour n'accroître point la ſienne. Mais, ce qui me trouble encore davantage, c'eſt de voir mon pere ſe livrer entiérement à la triſteſſe, refuſer abſolument toutes ſortes de conſolations, & n'aſpirer qu'à deſcendre au tombeau, pour y rejoindre ſa chere épouſe. O ciel ! ſi tu exauces les vœux de mon pere, que deviendrai-je ! Il eſt vrai que, juſqu'à préſent, ma conduite a été aſſez réguliere. Mais cette régularité, à qui la dois-je, ſi ce n'eſt aux conſeils ſalutaires que mon pere ne ceſſe de

me donner ? Et s'il faut que je le perde, je ſerai privé de ſes bons avis & livré à moi-même. Or, quand on n'a de compte à rendre de ſa conduite qu'à ſoi-même, on uſe ſouvent de trop d'indulgence en ſa propre cauſe : on ſe pardonne tant de choſes, qu'à la fin on ſe permet tout. O mon pere ! je ne condamne point votre douleur, elle eſt trop légitime ; mais j'oſe en blâmer l'excès, parce qu'il bleſſe mon intérêt. Oui, mon pere, je ſçai que vous avez raiſon de regretter une épouſe, qui poſſédoit toutes les qualités néceſſaires, pour cimenter le bonheur d'un époux : elle étoit douce, modeſte, affable, prudente ; &, pour tout dire en un mot, elle poſſédoit toutes les verus de ſon ſexe, ſans en avoir les défauts ; & ſi elle n'eût pas eu un peu de penchant à la jalouſie,

elle auroit été parfaite. J'avoue que la perte d'une telle épouse doit vous être sensible, mais elle ne doit pas vous faire oublier que vous avez un fils qui a encore besoin de vos sages avis. Donc, vous devez mettre un frein à votre douleur, puisque vous êtes encore nécessaire sur la terre. Quant à moi, je ressens toute la perte que je viens de faire en la personne de ma mere, & je ne m'en console, que parce que vous me restez.



CHAPITRE XIX.

Plus grande encore.

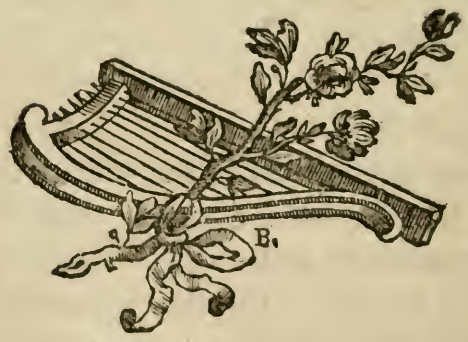
MON pere vient enfin de ſuccomber à ſa douleur : il eſt mort. Me voilà donc ſans appui & ſans conſolation. En qui mettrai-je déſormais ma confiance ? à qui m'adreſſerai-je pour demander les conſeils que j'aurai beſoin, & qui vont me devenir ſi néceſſaires ? Ce ne ſera pas ſans doute à mes parens, puiſque bien loin de blâmer l'injuſte procédé que ma couſine a tenu contre moi, ils oſent me ſoutenir en face qu'elle n'a jamais eu d'autre deſſein que celui de me rendre plus économe. Quant à mes amis, quel fonds puis-je faire ſur eux ? ils ſont jeunes ainſi

que moi, & par conſéquent l'expérience leur manque ainſi qu'à moi. D'ailleurs, la vertu ſeule jadis faiſoit naître l'amitié ; de nos jours, ce n'eſt que la conformité du goût & de l'inclination. Autrefois, un ami ne ſouffroit pas une foibleſſe en ſon ami, maintenant un ami ferme les yeux ſur les défauts de ſon ami ; quelquefois même, le flatte dans ſon erreur. Amis du ſiecle, que vous êtes différents de ceux de l'antiquité, & que vous êtes en même temps indignes de la confiance d'un homme vraiment vertueux !

Il ne me reſte donc plus que moi, ſur lequel je puiſſe compter. Foible & fragile reſſource ! j'ai des mœurs, je l'avoue ; mais perſévérerai-je toujours dans la pratique du bien ? aurai-je toujours le bonheur de réſiſter aux amorces emmiellées des faux plaiſirs,

& de me garantir de la contagion du ſiecle ? Je ſuis jeune, & par cela même, j'ai tout lieu de me défier de moi, & d'appréhender de me voir entraîner dans le déſordre, par le torrent de la fougueuſe jeuneſſe de ce ſiecle. J'ai fui juſqu'à ce jour la compagnie des libertins & des débauchés ; maintenant que je me trouve iſolé, je vais peut-être m'y livrer à corps perdu. O mon pere ! je me ſouviens de vos ſages inſtructions, de vos doctes avis, de vos conſeils ſalutaires ; mais aurai-je le bonheur de ne jamais les oublier ? Vos bons exemples ſont profondément gravés dans ma mémoire ; mais ſuis-je aſſuré qu'ils ne s'en effaceront jamais ? Que deviendrai-je alors, ſi ce malheur vient à m'arriver ? Hélas ! de tous les maux qui peuvent arriver à l'homme dans ce bas monde, c'eſt celui-

là que je dois redouter le plus, comme m'étant le plus préjudiciable, puiſqu'alors je courois à ma perte, s'en m'en appercevoir, & que je ſerois inſenſible aux maux que je me ferois. Ciel! juſte ciel! prends ſoin de moi, aie pitié de ma foibleſſe, & détourne loin de moi tous ces déſordres, pour leſquels je ne ſuis pas né.



CHAPITRE XX.

Penſée heureuſe.

DEPUIS que mon pere & ma mere ſont morts, il ſemble que je ne tienne plus à rien ſur la terre, & que je ſois iſolé, même au milieu du tumulte du monde. Je ne ſuis plus cet homme ſociable, deſiré dans les bonnes compagnies, eſtimé de tous les honnêtes gens, & applaudi dans ſa conduite par tous les vertueux. Je ne ſuis plus ce bon citoyen, qui ne s'occupoit ſans ceſſe qu'à chercher les moyens de ſe rendre utile à la ſociété. Je ne ſuis plus enfin, ce vertueux, qui couroit tendre une main ſecourable au mérite indigent & à la vertu opprimée. Je

ne suis plus qu'un homme accablé de sa propre existence, & à qui toutes choses sont indifférentes. La conversation me déplaît, la promenade m'ennuie, la récréation m'excede, & je me cherche autant dans la solitude que dans la compagnie, sans toutefois, pouvoir me retrouver dans l'une ni dans l'autre. L'étude même, qui faisoit autrefois mes plus cheres délices, & mon occupation de préférence, ne me paroît maintenant qu'un amusement insipide. Enfin, je passe les jours dans une indolence insoutenable, & les nuits dans une agitation fatigante, qui, en me privant du sommeil, altere ma santé. Et, pour tout dire en un mot, la vie m'est totalement à charge; & la mort est l'unique chose qu'ardemment je souhaite, & la seule grace que je demande au ciel.

Mais, ce ciel que j'implore, je l'offense sans doute, puisque bien loin de me soumettre à sa volonté, j'exige qu'il se conforme à la mienne. O ciel ! pardonnes-moi, je t'offense, il est vrai, & néanmoins je n'ai jamais eu la criminelle intention de t'offenser. Pardonnes une faute qui provient plutôt de la foiblesse de l'esprit que des déréglements du cœur. Je sens que tu m'exauces ! j'ouvre les yeux de l'entendement, & j'apperçois mon erreur. Oui, je vois que si je ne veux plus vivre pour moi, je n'en suis pas moins obligé de vivre pour les autres, & que je suis responsable à la société de tout le bien qu'il est en mon pouvoir de lui procurer. Comment ai-je pu perdre de vue ce devoir si important & si indispensable ? O ciel ! graves-le si profondément dans mon cœur, que je ne

puiſſe jamais l'oublier, ainſi que cet axiome conſtant: qu'il n'appartient qu'au lâche de s'abandonner à la douleur.

CHAPITRE XXI.

Songe groteſque.

JE ſongeois cette nuit que j'étois mort & vivant tout enſemble, c'eſt-à-dire, que mon corps étoit mort, & que mon ame continuoit de vivre. Mes parens, ſelon la louable coutume, firent avec pompe, & néanmoins à peu de frais, inhumer mon corps dans un cimetiere, & même m'y conduiſirent avec toutes les cérémonies funebres. Je penſe que c'étoit plus pour ſe faire honneur à eux-mêmes qu'à moi. Quoi qu'il en

ſoit, mon ame, ſans être apperçue des aſſiſtants, ſuivit le cortege de la famille, ou plutôt le précéda; car elle alloit immédiatement après mon corps. Lorſqu'on fut arrivé au cimetiere, & qu'après les cérémonies ordinaires, on y eut dépoſé cette moindre partie de moi-même, toute la compagnie ſe retira, & mon ame ſeule reſta auprès de mon corps; ſoit que l'habitude qu'elle avoit d'être avec lui l'empêchât de le quitter ſi-tôt, ou, ce qui paroît bien plus probable, qu'elle eût le deſir curieux de voir par elle-même comment ſe faiſoit la diſſolution d'un corps. Vers le milieu de la nuit, vint à pas de loup, ou, comme on dit vulgairement, en tapinois, le trop peu ſcrupuleux foſſoyeur, lequel exhuma, ſans pitié mon corps, le dépouilla tyranniquement du peu de

bien qu'il avoit emporté de ce monde, je veux dire, du linceuil qui le couvroit, & le remit ainſi nud au même endroit, d'où il venoit de le tirer ; enſuite il prit le chemin de ſa cabane, chargé de ſon butin. Mon ame voyoit cela du coin de l'œil, & enrageoit de tout ſon cœur, de ne pouvoir donner quelques ſoufflets à cet effronté voleur ; mais elle ne pouvoit rien plus. Mon corps toutefois, ne demeura pas ſans vengeance ; ce que mon ame ne put faire, un rat le fit, à l'inſtigation d'un caillou. Voici comment : le larron, chargé de ma derniere richeſſe, en ſe retirant, ſe heurta ſi rudement le pied contre un caillou, qu'il alla donner du nez en terre ; & en tombant il froiſſa rudement un pauvre rat, qui ſommeilloit durement ſur la terre. Ce vil animal, éveillé bruſquement par

par la douleur, se jette à la face du voleur, & lui fait sentir ses griffes & ses dents. Le pauvre dépouilleur de corps morts, eut la sottise de s'imaginer que c'étoit son corps qui se vengeoit de l'insulte qu'il venoit d'endurer. Ç'en fut assez pour lui faire perdre le peu de sens commun qu'il avoit, & lui persuader que les morts reviennent. Dans cette ridicule croyance, il n'imagina pas de meilleur moyen que de fuir ; ce qu'il fit. Il est bon de dire que le suaire s'étoit déplié ; de sorte qu'il ne le tenoit que par un bout, & que le reste pendant à terre traînoit le long du chemin. Ce qui servit encore à augmenter la frayeur de notre larron nocturne, qui s'imagina de nouveau qu'on lui disputoit sa proye, & qu'on la lui tiroit. C'est le corps, disoit-il en lui-même, qui vient revendiquer son bien,

j'ai eu tort de le lui ravir. Il lui appartient plus que le pain que les Cordeliers mangent ne leur appartient. En parlant ainsi à part soi, il lâche sa prise, se met à fuir de toutes ses forces, & sort du cimetiere sans savoir où il va.

Par malheur pour notre pauvre craintif, un pavé se trouvant à son passage, le fit tomber si rudement, que la douleur qu'il en ressentit lui fit pousser un cri si aigu, que les voisins d'alentour s'en éveillerent, & les chiens du quartier en aboyerent. Un gros mâtin, revenu de sa peur, ou plus hardi que les autres, accourt à notre homme, qui n'avoit pas encore eu le courage de se relever, le prend par la manche, & secoue ses guenilles avec tant d'acharnement, qu'en peu de temps il parvint au point de le dépouiller à son tour, sinon entiérement, au moins en partie.

Le pauvre idiot, pétrifié par l'effroi, augmentoit celle des voiſins, par les cris perçants & redoublés qu'il pouſſoit, ſans autre intervalle que celui d'une reſpiration précipitée. Il avoit beſoin de ſecours, & perſonne ne lui en donnoit, ni n'avoit envie de lui en donner, s'imaginant chacun à part ſoi, que c'étoit un vieux pécheur que le loup garou avoit rencontré, & qu'il l'étrilloit pour ſes vieilles menteries. Que m'importe, diſoit l'un ; que cet homme ſoit en danger, je n'y ſuis point, cela me ſuffit. Il n'a que ce qu'il mérite, diſoit l'autre, auſſi charitable que le premier ; s'il étoit chez lui comme je ſuis chez moi, cela ne lui arriveroit pas. C'eſt dommage, dit une femme embrâſée d'un autre feu que celui de la charité, c'eſt dommage que cet homme périſſe ; à ſes cris, je ſoupçonne qu'il

a de la vigueur. Bon, lui répond ſa voiſine, ne voyez-vous pas que c'eſt un homme qui vient de faire un cocu, & que le diable lui en paye le ſalaire. Vous vous trompez, repliqua un jeune égrillard, il vouloit faire ce que vous dites, il a manqué ſon coup, & c'eſt pour cela que le diable l'étrille. Enfin, chacun en parloit ſelon ce qu'il en penſoit, mais perſonne ne ſe mettoit en devoir de le ſecourir, de crainte de ſe mêler des affaires du diable & des querelles de l'enfer.

Par bonheur pour l'infortuné foſſoyeur, le maître du mâtin ſe réveilla. C'étoit un ivrogne, qui n'ayant pas eu la force de gagner ſon logis, s'étoit laiſſé tomber à terre, & s'y étoit endormi. Comme il vit, ou plutôt, comme il ſe douta que ſon chien étoit l'aggreſſeur, il lui fit lâcher priſe, &

l'emmena. Alors, notre dépouilleur de corps morts se voyant en liberté, se releve, & sans mot dire, gagna sa cabane. Il pensoit y trouver du repos, mais il se trompa. Sa femme le voyant entrer à demi-nud, & encore effrayé, s'imagina qu'il venoit d'un de ces lieux où tout homme est bien venu pour son argent, & où le valet est mieux fêté que le maître, lorsqu'il paie plus largement. Dans cette croyance, ce ne fut plus une femme, ce fut un vrai lutin; elle lui fit mille reproches, lui vomit des injures, & lui jetta à la tête tout ce qu'elle rencontra sous sa main. Il avoit beau vouloir s'excuser, elle ne vouloit rien entendre, ou plutôt elle n'étoit pas en état d'entendre les raisons de son mari. Aussi prit-il le bon parti, ce fut de la laisser crier; & sans doute elle auroit continué

toute la nuit, s'il ne fût entré un phantôme entouré d'un drap blanc. Son aſpect ôta la parole à la femme, & la rendit au mari, qui ſe mit à crier, voilà le corps, voilà le corps. La peur, qui tantôt lui donna des jambes, lui en refuſe maintenant ; il reſte immobile comme un terme. Ce fut bien pis, quand le phantôme, en s'adreſſant à lui, prononça ces mots : inſigne voleur que tu es, je ne ſçai qui me tient que je ne te torde le cou ; ſors d'ici, & n'y rentre que quand je te le permettrai. Le trop crédule mari ſe mit humblement en devoir d'obéir à Monſieur le revenant. A peine fut-il ſorti, que le phantôme s'approcha de la femme, dans le deſſein de lui tenir un propos plus intéreſſant. La trouvant interdite de frayeur, il réſolut, pour ne point perdre de temps en diſcours ſuperflus, de

ne point parler, mais d'agir. Ce qu'il fit avec toute l'effronterie d'un petit-maître, & toute la conscience d'un matérialiste, tandis que le pauvre butord de mari faisoit le pied de grue à la porte, sans oser regarder par le trou de la serrure, de crainte de s'attirer quelque disgrace de la part du revenant. Celui-ci ayant rempli ses desirs effrénés, sortit sans dire un seul mot à la femme, & en donnant un soufflet au mari, lui permit de rentrer chez lui; ce qu'il ne se fit pas dire deux fois. Il trouva sa femme dans un certain désordre qui lui parut nouveau, & qui lui fit naître des soupçons, que par respect pour le phantôme, il étouffa. La femme, revenue de sa peur, regarda son mari, & se mit à pleurer. Qu'as-tu, femme, lui dit-il? ah! malheureux, lui répondit-elle en sanglotant, vous êtes donc bien cri-

minel, puiſqu'il faut que je ſois punie avec vous? Que veux-tu dire, répliqua notre imbécille ? Vous êtes cauſe, lui dit-elle, que je viens d'endurer le plus grand des affronts. Comment, carogne, m'aurois-tu fait cocu ? Je n'en ai pas eu le deſſein, mais il n'a pas été en mon pouvoir d'empêcher le phantôme de vous le faire. Voilà l'obligation que je vous ai, je ſuis honnête femme, & pourtant je ne le ſuis plus. Non, continua-t-elle en verſant un torrent de larmes, je ne puis ſurvivre à ma honte, j'en mourrai de douleur. Ne parles pas ſi haut, dit notre mari crédule, de crainte que le phantôme ne t'entende & ne te faſſe encore pis; car je vois bien à préſent que les morts ſont auſſi méchants que les vivants. La femme voyant ſon mari ſi benin, s'appaiſa prudemment, & ſe mit en devoir

de

de s'aller coucher à côté de lui, qui s'étoit déja glissé dans les draps. Mais quelle fut tout ensemble sa surprise, sa honte, sa rage & son désespoir, lorsqu'en se levant (car elle étoit demeurée en la même place où le revenant l'avoit mise en œuvre) elle fit tomber à ses pieds une montre, qui lui apprit que le phantôme étoit un jeune homme du quartier, à qui elle faisoit tous les jours le ménage. Ah! mon pauvre homme, s'écria-t-elle douloureusement, nous sommes trompés. C'est ce jeune homme que je vais servir tous les jours, qui s'est déguisé en phantôme, afin de pouvoir plus facilement triompher de ma vertu. Quel conte fais-tu là, répliqua le benêt, au soufflet qu'il m'a donné en sortant, j'ai bien senti que c'étoit un phantôme; sa main étoit froide comme une glace. Tiens,

mon incrédule de mari, dit la femme en lui présentant la montre, regarde ce bijoux, & tu connoîtras aussi-bien que moi qu'il appartient à ce jeune homme. Oui, dit le mari, qui s'étoit levé pour examiner les pieces, tu as raison, cette montre est à lui. Mais comment l'a-t-il laissée ici ? comment ? reprit la femme, en se débattant, elle aura glissé de son gousset ; car, ce n'est pas pour me priser, mon bon ami, il a eu bien de la peine à triompher de ma vertu ; je lui ai résisté de toutes mes forces ; & sois persuadé que s'il m'a bien attaquée, je me suis bien défendue. Qu'il fasse faire son ménage & ses commissions par qui il voudra, pour moi, tu m'assommerois plutôt que de me faire aller chez lui. Ne crains rien, ma femme, je consens de bon cœur que tu n'y retourne

plus. Mais de la montre, dit la femme, qu'en ferons-nous ? Tu l'as gagnée, répliqua le timoré mari, elle eſt à nous, & je la vendrai à mon compere le brocanteur. Mais c'eſt aſſez parler, il eſt tard, allons nous coucher ; car, vois-tu bien, malgré tout ce qui s'eſt paſſé entre ce faux revenant & toi, tu n'en es pas moins ma femme. Hé bien, dit-elle, n'en parlons plus. Ils ſe coucherent, cimenterent la paix & s'endormirent. Mon ame les entendant ronfler tous les deux, ſe retira auprès de ſon corps, qu'elle n'avoit quitté que pour ſuivre le voleur ; & ce ne fut que ce matin en s'éveillant qu'elle fut convaincue que tout ce qu'elle avoit vu cette nuit, n'étoit qu'un ſonge.

CHAPITRE XXII.

Avant que de juger, on ne peut trop examiner.

QUAND une personne modeste rougit d'une accusation injurieuse, il arrive souvent, pour ne pas dire toujours, que ceux qui ne sont pas capables de distinguer la confusion qui suit le crime d'avec ce noble ressentiment qui colore le visage d'une ame, à la seule pensée d'être jugée coupable de la faute qu'injustement on lui impute, conçoivent de grands soupçons contre cette personne modeste. Et si elle avoit le malheur de n'avoir pas d'autres Juges plus éclairés & plus instruits dans la connoissance du cœur humain,

& dans le mécaniſme du corps, elle ſeroit indubitablement condamnée comme criminelle, malgré ſon innocence & ſon intégrité. C'eſt ce donc je viens d'être témoin oculaire, ainſi que je vais le rapporter.

Dans une compagnie de gens choiſis, où je me trouve ſouvent, ſurvint hier un jeune homme qui n'étoit connu d'aucun de nous, & qui y fut introduit par un vieillard, qui n'y vient lui-même que depuis peu de temps. L'épouſe du maître du logis avoit au doigt une bague de prix, que ſon époux lui avoit fait préſent la veille, & dont les diamants étoient extrêmement brillants. Comme les femmes ont cela de commun avec les enfants, de faire parade de ce qu'elles ont de nouveau, la compagnie ne tarda pas à appercevoir la bague. Chacun, à l'envi,

en fit l'éloge ſans l'examiner, ainſi qu'il ſe pratique ordinairement par ceux qui ſont trop occupés de l'étude pour s'en diſtraire par de telles futilités. La dame, pour nous remercier des compliments que nous faiſions à ſa bague, eut la complaiſance de la tirer de ſon doigt, & de nous la préſenter obligeamment, afin, nous dit-elle en minaudant, d'en pouvoir juger encore plus avantageuſement. Il fallut que par complaiſance chacun la vît à ſon tour, & en fît l'éloge.

Un jeune abbé fut le premier qui l'examina, & qui en fit un éloge qui ne finiſſoit point. La dame lui reprit ſa bague & me la préſenta. J'en trouvai les pierres d'une beauté charmante, & la monture d'une élégance à ravir. La dame me fit d'amples remerciements d'avoir parlé en faveur

de ſa bague, & me complimenta en même temps ſur la maniere aiſée, me dit-elle, que j'avois à louanger. Il eſt vrai, pourſuivit-elle, que ma bague eſt belle, & que le travail en eſt fini ; mais vous outrez la matiere, & lui donnez plus de valeur & de mérite qu'elle n'en a ; auſſi, n'en ſuis-je pas la dupe. Avouez de bonne foi, Monſieur, que vous êtes charmé de trouver l'occaſion d'étaler à nos yeux tout le fin de votre rhétorique ; à dire vrai, vous vous en acquittez à merveille. Vous vous trompez, Madame, lui repartis-je, je ſuis ſincere & dis ce que je penſe. L'abbé, premier examinateur de la bague, voulant ſans doute faire ſa cour à la dame, lui dit avec emphaſe qu'il trouvoit la bague au-deſſus de tout ce que j'en avois dit. La dame ne répondit à l'abbé que par un ri dédai-

gneux. Celui-ci ne s'en déconcerta pas, au contraire, il lui ſoutint gravement que ce qu'il diſoit étoit vrai, & qu'un homme de ſon état devoit être cru ſur ſa parole. A ce bruſque diſcours, la dame éclata de rire, j'en fis autant, & la compagnie nous imita. L'abbé fut aſſez intrépide pour ne pas céder à nos ris ; il continua de ſoutenir affirmativement, & d'un ton de docteur, qu'il ne diſoit rien que de vrai, & qu'il n'enfloit point l'hyperbole. On rit beaucoup aux dépens de l'abbé, & l'abbé parla encore plus en faveur de la bague, qui, pendant cette ſcene, paſſa de main en main.

Le ſilence commençoit à regner parmi nous, lorſque la dame, ſe reſſouvenant de la bague, la redemanda reſpectueuſement à la compagnie ; mais perſonne ne ſe mit en devoir de la lui rendre. Nous

nous regardâmes les uns les autres, & bientôt nous fixâmes nos regards sur ce jeune inconnu, qui avoit été introduit dans la compagnie par ce vieillard, que nous ne connoissions pas trop aussi. Ce jeune homme s'en apperçut aussitôt, ce qui redoubla nos soupçons sur lui. Mais le vieillard qui l'avoit introduit en notre compagnie, prit sa défense avec zele, & nous parla en ces termes : cessez, Messieurs, de soupçonner ce jeune homme, qui est mon ami, je le connois incapable de faire une telle bassesse ; & s'il a rougi, c'est du déplaisir de se voir accusé par vos regards d'une chose dont l'imputation est injurieuse à la délicatesse de son ame. Puis, se tournant vers la maîtresse du logis, il lui dit : quant à vous, Madame, il n'est pas juste que vous perdiez votre bague ; ordonnez

à ce ſubtil eſcroc de vous la rendre, je la lui ai vu mettre dans ſa poche. Le voleur, confus de ſe voir ainſi convaincu, retira la bague de ſa poche, la rendit à la dame, & ſortit ſans oſer proférer une ſeule parole. Le vieillard nous adreſſa enſuite ce diſcours : obſervez, Meſſieurs, la différence qu'il y a entre la honte d'être convaincu d'un crime, & la noble indignation d'en être injuſtement ſoupçonné, elle eſt totale, cette différence ; & vous venez de l'éprouver en cet innocent que vous voyez devant vous, lequel a été plus ému par le ſoupçon, que le coupable qui vient de ſortir ne l'a été par la conviction.

Nous fîmes de grandes excuſes au jeune homme, qu'intérieurement nous avions accuſé, de grands remerciements au vieillard,

de la ſaine morale qu'il venoit de nous étaler à propos.

CHAPITRE XXIII.

Il n'eſt plus tems.

QUAND un ami ceſſe d'être ſincere ;
Quand il ſe tait ſur nos défauts,
Défions-nous de ſes propos,
Et près de lui ſçachons nous taire ;
Mais, dira-t-on, il faut lui pardonner,
L'entendre avant que de le condamner ;
Soit, j'y conſens. Mais mon ame diſcrette
Ne ſçauroit oublier cette docte leçon :
Qui ne reconnoît pas l'offenſe qu'il a faite
N'en mérite pas le pardon.

En effet, la prudence veut qu'on ſe défie de celui qui nous a une fois manqué, quand même il nous témoigneroit du repentir. Pardon-

nons-lui de bon cœur, j'y consens ; mais pour avoir en lui la même confiance qu'auparavant, il n'est plus temps.

Un jeune homme, malgré les conseils salutaires de son pere, entre dans le monde en étourdi, s'y conduit en petit-maître, & se jette à corps perdu dans le libertinage. Il s'apperçoit du tort qu'il fait à sa réputation, répare sa faute & vit en honnête homme ; qu'arrive-t-il ? Il a été convaincu plusieurs fois de libertinage, on l'accuse maintenant d'hypocrisie ; il a beau vouloir rétablir sa bonne renommée, il n'est plus temps.

Une jeune demoiselle, dont la conduite réguliere faisoit les délices de sa famille & l'exemple de son quartier, n'est pas plutôt mariée qu'elle s'abandonne à toute la coquetterie des modes ; toutes les langues venimeuses s'aiguisent

à ſes dépens, & la jugent criminelle en ſes mœurs, quoi qu'elle ne la ſoit qu'en ſes ajuſtements. Elle s'apperçoit du tort qu'elle fait à ſa réputation, renonce courageuſement à tous les affublemens de coqueterie, mais trop tard. On la regardée comme coquette, on la regarde comme prude, & l'on ne lui rendra jamais la juſtice qui lui appartient : il n'eſt plus temps.

Le monde eſt un grand théatre, où chaque homme eſt ſemblable à un acteur nouveau ; le premier pas qu'il y fait décide preſque toujours de ſa réputation. Comme nous ne pouvons pas empêcher qu'une telle injuſtice ſe pratique parmi nous, il eſt de notre intérêt perſonnel de veiller ſcrupuleuſement ſur nos premieres démarches ; ſi nous attendons aux ſecondes, il n'eſt plus temps.

CHAPITRE XXIV.

Vengeance héroïque.

MA couſine vient de ſe marier, & pour ſe venger de moi, elle a, par ſon contrat de mariage, paſſé tous ſes biens à ſon mari. Cet homme paroiſſoit un parti ſortable, & néanmoins il étoit ſi accablé de dettes, que tout le bien de ma couſine n'a pu l'acquitter entiérement ; ce qui lui a fait prendre la fuite, laiſſant ſa femme dans la plus grande des indigences, ſans aucuns meubles, ni d'autres vêtements que ceux qu'elle a ſur elle. Comme elle ne peut imputer ſes malheurs qu'à ſa ſeule préſomption, qui l'a empêché de conſulter ſes parens & amis,

avant que de faire cette malheureuſe alliance, auſſi ne s'en prend-elle à perſonne. Confuſe de s'être ainſi trompée elle-même, & humiliée de ſe voir dans une ſi grande indigence, elle garde un obſtiné ſilence, & ſemble ne deſirer que la mort.

Il y a trois ſemaines qu'elle eſt mariée, huit jours qu'elle eſt tombée dans cet état déſeſpérant, & ce n'eſt que d'hier matin que j'ai appris toutes ces choſes, par la rencontre imprévue que j'ai faite d'une de ſes voiſines.

Voilà donc, me ſuis-je dit intérieurement, voilà donc tout le fruit que ma couſine a retiré, en voulant ſe venger de moi. Vengeons-nous à notre tour, mais plus adroitement & plus ſpirituellement qu'elle n'a fait. Oui, vengeons-nous en Romain, c'eſt-à-dire, en lui faiſant tant de bien

qu'elle ſoit contrainte au dedans d'elle-même de ſe reprocher de m'avoir voulu du mal. C'eſt-là l'unique vengeance que puiſſe prendre un homme vertueux, & la ſeule exempte de repentir.

Ma réſolution ainſi priſe, j'ai couru chez mon Notaire, qui eſt auſſi le ſien, & par un bon contrat que j'y ai paſſé, j'ai pourvu à ſa ſubſiſtance & à ſon bien-être, & je me ſuis abſtenu de la voir, pour ne point accroître ſon humiliation; car je n'en connois pas de plus grande dans le monde, que celle de recevoir des bienfaits de la part de celui que nous haïſſons, & à qui nous avons fait tout le mal poſſible.

Ma couſine ayant appris par mon Notaire la bonne action que je venois de faire pour elle, l'a chargé de me dire, que puiſque j'avois la généroſité de lui procurer

rer une ſubſiſtance honnête, elle alloit ſe renfermer dans une communauté, pour y paſſer le reſte de ſes jours, ne ſe ſentant pas aſſez de front pour reſter dans le monde, après les deux notables fautes qu'elle y avoit faite, celle de s'être mariée ſi étourdiment, & celle de m'avoir perſécuté ſi injuſtement. Je ſouhaite qu'elle y vive en paix.

CHAPITRE XXV.

Le Dervis scrupuleux.

UN jeune homme de famille, mais sans bien, recherchoit en mariage une jeune demoiselle qui en avoit beaucoup. Il l'aimoit, & avoit le bonheur d'en être aimé. Un seul obstacle s'opposoit à ses desirs, & cet obstacle paroissoit insurmontable. C'est que le pere de la fille étant avare, il n'y avoit pas lieu d'espérer qu'il acceptât pour gendre un homme qui n'avoit pour toutes richesses que des vertus. Dans ce cruel embarras, l'amant va trouver un vieux Dervis, ami de feu son pere, lui expose le double malheur dont il est menacé, de perdre une for-

tune éclatante par un mariage si avantageux, & d'être privé de posséder une demoiselle si vertueuse, & qui rempliſſoit tous ses desirs. Ah ! mon révérend, lui dit-il, si vous voulez dire une parole au pere de la fille, je suis certain que le mariage se fera. Que faut-il lui dire ? répondit le Dervis. Lui dire que vous connoissez ma famille, répliqua le jeune homme, & que j'ai des successions à recueillir. O ciel ! s'écria le vieux pater, que me proposez-vous-là ? Il est vrai que je connois votre famille pour être très-vertueuse, mais aussi je sçais qu'elle n'est point riche. Donc, je ne puis pas dire que vous avez du bien, tandis que je sçais le contraire. Non, mon cher enfant, je ne me résoudrai jamais à faire un mensonge, quand même ce seroit nécessaire pour empêcher

que les éléments se confondissent ou retournassent une seconde fois dans le cahos. Ç'en est donc fait, reprit le jeune homme en se désespérant, il faut que je perde à la fois & la fortune & la vie; car je ne puis vivre séparé de cette aimable personne. Arrêtez, reprit froidement le Dervis, il me vient une idée, qui, je crois, vous tirera de l'embarras où vous êtes, sans qu'il soit besoin de recourir au mensonge. Ensuite, il ouvrit un coffre, en tira dix mille écus en or, qu'il étala sur une table. Cette somme est à vous, dit-il au jeune homme, si vous consentez que maintenant je retranche de votre personne ce qui vous fait homme. Gardez votre or, reprit le jeune homme en colere, je n'en veux point à ce prix; & en disant ces paroles, il se leva brusquement, & alloit sortir, lorsque le Dervis

en l'arrêtant, lui dit : je n'ai pas prétendu vous mettre en colere ; je ne cherche qu'à vous contenter ſans bleſſer ma conſcience. Mais puiſque j'ai manqué mon premier coup, j'en veux tenter un ſecond, où je ſuis certain de réuſſir. Envoyez-moi le pere de la fille, & en lui parlant, je tâcherai de vous ſatisfaire

A ces mots, l'amant ſe radoucit, quitte le dévot, va trouver le pere de ſa maîtreſſe, & l'engage de s'informer au Dervis de ſon état & de celui de ſa famille. L'avare ne manque pas d'y aller le lendemain matin, & de s'enquérir des richeſſes de ſon gendre futur. Le ſcrupuleux Dervis lui répondit que ce qu'il ſçavoit de poſitif en cette affaire, c'eſt que le jeune homme étoit poſſeſſeur d'un effet dont, en ſa préſence, il avoit refuſé dix mille écus. Hé-

las! dit le pere en ſanglotant, peut-être n'en trouvera-t-il plus la même ſomme. Ne craignez rien, lui répliqua le timoré Dervis, l'effet vaut plus que cette ſomme. L'avare, content & ſatisfait, fit une profonde révérence au pieux perſonnage, & ſe retira bien réſolu de hâter le mariage, de peur de manquer un gendre ſi riche. Il trouva chez lui le jeune homme, qui attendoit auprès de ſa maîtreſſe l'arrêt de ſa mort, car il ne faiſoit pas grand fonds ſur les paroles du Dervis. Qu'il fut agréablement ſurpris de voir entrer l'avare d'un air content, l'embraſſer affectueuſement, & le féliciter d'avoir en ſa poſſeſſion un effet de ſi haut prix. Il comprit d'abord la ruſe innocente dont s'étoit ſervi le ſcrupuleux Dervis, pour l'obliger, ſans avoir recours au menſonge, & il en augura une

heureuſe réuſſite pour ſon mariage, que l'avare ne retarda qu'autant de temps qu'il falloit pour en faire les préparatifs.

Le mariage achevé, le jeune homme ne manqua pas d'inſtruire ſa nouvelle épouſe de la ſupercherie du Dervis. Comme elle l'aimoit ſincérement, elle en rit beaucoup, & ne l'en aima pas moins ; mais ce ne fut pas de même pour l'avare. Un mois après les noces, ne voyant fleurir dans la maiſon de ſon gendre que le bien qu'il avoit donné à ſa fille, il demanda à ſon gendre pourquoi il ne ſe défaiſoit pas de ſon effet, afin d'en faire profiter ſon argent. Je ſuis prêt à le vendre, répliqua le gendre, ſi mon épouſe que voilà préſente y conſent ; non, dit-elle enhardie par la préſence de ſon époux, non, mon pere, je ne conſentirai jamais qu'il s'en dé-

ſaiſiſſe. Le pere ne comprenant rien à ce diſcours, voulut en être éclairci; ce que le gendre fit en lui racontant tout ce qui s'étoit paſſé entre le Dervis & lui. Il le conjura de lui pardonner cette ſupercherie, ce que l'avare ne voulut jamais; mais ſa fille y ſuppléa, au grand contentement de ſon époux.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVI.

Et je l'ai refusé.

APRÈS ce qui vient de m'arriver, qui oſera déſormais me conteſter le titre d'homme à bonnes fortunes ? C'eſt à ce coup, Meſſieurs les petits-maîtres, vous qui faites tant les importants, & qui prétendez donner le ton à notre ſiecle, c'eſt à ce coup que je l'emporte ſur vous. Ce titre, ſi à la mode, & graces à vos ſoins, devenu ſi néceſſaire à la réputation d'un galant homme, n'eſt ſouvent en vous qu'imaginaire, mais en moi il eſt réel. Combien de fois vous a-t-on convaincu de menſonge & de fauſſeté dans vos diſcours à ce ſujet ? Combien de fois

vous a-t-on convaincu de n'avoir jamais eu l'honneur de parler à celles dont vous vous vantiez ſi témérairement d'avoir participé à leurs faveurs ? Combien de fois enfin, des peres & des maris prudents, pour venger l'honneur injuſtement outragé de leurs filles & de leurs femmes, ont-ils fait endurer à vos épaules le châtiment que leur avoit attiré l'indiſcrétion de votre langue ? Quant à moi, je ne crains point d'être accuſé de calomnie, ni même de médiſance, car ce que je vais raconter eſt vrai. Je ne crains point auſſi que le pere ni l'époux de celle dont je vais parler, me vienne faire, comme on dit, une querelle d'Allemand ; premiérement, parce que je n'ai offenſé ni le pere ni l'époux ; ſecondement, parce que je ne déſignerai la dame ni par ſon nom, ni par aucunes cir-

conſtances capables de la faire connoître, ni même ſoupçonner. Voici le fait.

Une dame, n'allez pas me demander ſi elle eſt jeune ou vieille, belle ou laide, grande ou petite, noble ou roturiere ; s'il y a long-temps que je la connois, & quand cela m'eſt arrivé, car je n'ai aucune réponſe à vous faire là-deſſus. Ecoutez ſeulement. Une dame me dit en converſant qu'elle ne pouvoit s'empêcher de m'accorder ſon eſtime ; je la remerciai galamment de la bonté qu'elle me témoignoit ; elle fit mon éloge, je fis le ſien ; elle outra la matiere, je lui rendis le change ; elle minauda, je perſifflai ; enfin, elle franchit la barriere, je vous aime, me dit-elle, & ne veux plus vivre que pour vous. Elle prononça ces dernieres paroles avec un tranſport des plus amoureux. Elle s'imagi-

noit, ſans doute, que ces paroles m'enflâmeroit ; elles firent le contraire, elles me glacerent. Quoi ! dis-je en moi-même, étonné d'un tel procédé, une femme peut-elle être aſſez effrontée pour faire une telle propoſition à un homme qui ne s'eſt jamais écarté devant elle des bornes du devoir & de la bienſéance ? Il faut que ce ſoit le tempérament qui la faſſe parler, & qui tienne en ſon cœur la place de l'inclination. Elle prit ſans doute mon ſilence pour un aveu tacite, qui l'enhardit à ſe jetter à mon cou, m'embraſſer vivement, & me preſſer tendrement ſur ſon ſein. Cette derniere action redoubla mon étonnement. Je la repouſſai, en lui diſant avec indignation, lâchez-moi, perfide, ceſſez de me prodiguer vos baiſers, & penſez que vous avez un époux, à qui vous devez toutes

vos careſſes, & tout votre amour. A ces mots, elle me quitte, & me regardant, non d'un œil confus, mais d'un œil courroucé, elle me dit ces paroles, qui paſſent pour proverbe parmi les gens du bon ton : eſt-ce qu'un époux eſt fait pour être aimé ? Oui, lui répondis-je, outré de colere, vous devez aimer votre époux, & n'aimer que lui. C'eſt ce que vous lui avez promis aux pieds des autels, en préſence de vos parens & des ſiens. Et, ſans lui donner le temps de me répliquer, je ſortis promptement, & la laiſſai en proie à ſes réflexions.

Par ce que je viens de dire, vous voyez bien, Meſſieurs les petits-maîtres, qu'il n'a tenu qu'à moi de profiter de l'occaſion, & d'avoir, ce qu'on appelle dans le monde, une bonne fortune. Qu'il m'en vienne tous les

jours de pareilles, & tous les jours je les refuſerai. Quoi ! je poſſéderois le corps ſans poſſéder le cœur ? Non, c'eſt à quoi je ne me réſoudrai jamais. Un taureau ne connoît de l'amour que la brutalité. Un homme qui a des ſentiments en connoît toute la délicateſſe, & en fait toutes ſes délices. Qu'il y a de taureaux parmi les hommes !

CHAPITRE XXVII.

Zele ampoulé.

J'AI donné, chapitre VI, le discours d'un physicien grotesque, je donne dans celui-ci, le propos d'un moraliste singulier, que je vis, il y a quelques jours, dans la même compagnie. Voici ses paroles :

« Chacun prétend passer pour » sçavant, & néanmoins personne » ne veut se donner la peine de » le devenir. Voilà le discours » ordinaire dont nos prétendus » beaux esprits nous fatiguent sans » cesse les oreilles. Ils s'imagi- » nent sans doute qu'il est aussi » facile d'acquérir de la science » que de lier une botte de foin. » Petits Pigmées que vous êtes,

» il vous convient bien de vou-
» loir entreprendre des travaux qui
» ſurpaſſent vos forces, & qui
» ſont réſervés aux géants. Vous
» avez beau me dire que l'homme
» eſt le chef-d'œuvre de la na-
» ture, l'abrégé de l'univers, &
» le *nec plus ultrà* de la puiſſance
» productrice; qu'il a l'être comme
» les minéraux ; la ſenſation
» comme les animaux ; l'intelli-
» gence comme les anges ; qu'il
» a des idées comme les eſprits
» angéliques ; des influences
» comme les cieux ; des qualités
» comme les éléments ; qu'en lui
» ſe trouvent les quatre éléments,
» ou les quatre humeurs qui y
» ont du rapport : le ſang, au feu ;
» la bile, à l'air ; le flegme ou la
» pituite, à l'eau ; & la mélan-
» colie, à la terre. Que le cœur
» eſt le feu de ce microcoſme ou
» petit monde, parce qu'il eſt le

» centre & le ſiege de la chaleur ;
» que les poumons ſont l'air ,
» parce qu'ils l'attirent ; que le
» foye eſt l'eau , parce qu'il porte
» & fait couler le ſang par toutes
» les parties , par un grand nom-
» bre de veines , qui ſont des ca-
» naux ; que la chair & les os ſont
» la terre , par la reſſemblance &
» l'analogie qu'ils ont avec elle ;
» que l'on trouve en lui le ciel &
» les aſtres ; que ſon eſprit eſt
» l'image vivante de la divinité ;
» que ſa volonté eſt le premier
» mobile qui entraîne tout ; que
» ſa mémoire , ornée & en-
» richie de ſciences , eſt le ciel
» étoilé ; que ſa fantaiſie eſt Sa-
» turne ; ſon jugement , Jupiter ;
» ſa partie iracible , Mars ; ſa con-
» cupiſcible , Vénus ; que ſon ima-
» gination a du rapport avec Mer-
» cure , & que la force de ſes ſens
» internes & externes peut être

» comparée à la lune. Que Dieu
» lui a fait part de ſa ſpiritualité
» dans l'ame ; de ſon intelligence,
» dans la raiſon ; de ſon indé-
» pendance, dans la liberté ; de
» ſon immortalité, dans la vie
» de l'eſprit ; de ſa ſcience, par
» les lettres ; de ſa puiſſance, par
» les arts ; de ſon immenſité, par
» le mouvement, qui le porte
» par-tout ; de ſa perfection, par
» la vertu ; de ſon domaine, par
» la poſſeſſion de l'Univers, &
» par la jouiſſance de tous les
» biens ſenſibles ; que l'homme
» enfin eſt le juſte milieu entre les
» choſes ſpirituelles & matérielles,
» céleſtes & terreſtres, & que
» tout, ainſi que le ciel, tient aux
» anges, & la terre aux animaux ;
» l'homme tient à celle-ci par
» le corps, & à celui-là par l'eſ-
» prit.

» C'eſt en vain, vous dis-je,

» que vous me rebattez les oreilles
» de ce discours recherché avec
» soin, arrangé avec art, &
» prononcé avec emphase, je n'en
» conclurai pas moins que vous
» n'êtes que des Mirmidons. C'est
» à nous, qui sommes philoso-
» phes moralistes, docteurs pri-
» vilégiés & génies à système,
» qu'est réservé la science, & non
» point à vous, vils mortels que
» vous êtes.

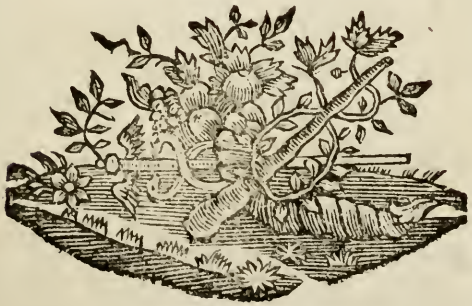
» Mais, pour confondre une
» bonne fois votre orgueil, ou,
» pour mieux dire, votre vani-
» té, il faut que je vous démas-
» que aujourd'hui, & que je vous
» fasse voir à vous-mêmes, &, mal-
» gré vous-mêmes, votre peti-
» tesse. Rentrez dans le néant de
» votre individu, qu'y verrez-
» vous? un être très-borné, un
» Pigmée qui se croit un colosse,
» un prétendu roi des animaux,

» plus malheureux cent fois que
» le moindre de ſes ſujets. Vous
» ne ſçavez rien qu'après l'avoir
» appris, & encore ne le ſçavez-
» vous que très-imparfaitement.
» L'animal, au contraire, n'eſt
» point aſſujetti à l'étude, & néan-
» moins il n'ignore rien de tout
» ce qu'il doit ſçavoir, tant pour
» la conſervation de ſon être que
» pour ce qui lui eſt agréable. Un
» ſeul exemple ſuffira pour vous
» convaincre de la ſolidité de mes
» raiſons ; le voici : vous paſſez
» pluſieurs années à étudier le
» grand art de la médecine, &
» vous n'en devenez pas plus ha-
» bile pour cela ; combien d'âneries
» ne faites-vous pas en le pro-
» feſſant ? On n'a jamais vu l'ani-
» mal prendre une ſimple pour une
» autre. Et votre qui-pro-quo,
» qui a fait mourir tant de mil-
» liers d'hommes, n'a pas encore

» été connu parmi les bêtes, même
» les plus brutes. J'excepte pour-
» tant les animaux domestiques ;
» l'exemple pernicieux de leurs
» maîtres les a pervertis, & a
» éteint en eux la lumiere na-
» turelle.

» Eh bien, Messieurs les im-
» portants, qu'avez-vous à me
» répondre? rougir & vous mor-
» dre les doigts ».

Il finit de parler, & nous cessâ-mes de l'écouter.



CHAPITRE XXVIII.

La vraie volupté.

J'ALLAI ces jours passés à la campagne. Quinze jours que j'y demeurai s'écoulerent rapidement. Aussi, quelle différence entre la tranquillité des champs & le tumulte des villes ! Là, les peuples y sont rustiques, mais sinceres ; ici, ils sont polis, mais dissimulés. Là, si vous êtes aimé, l'on vous cherche, & si vous ne l'êtes pas, on se contente de vous fuir. Ici, par une fausse politique, à qui l'on a donné le nom de bienséance, on est obligé de recevoir ses ennemis, de leur faire autant d'accueil qu'à ses amis, & quelquefois plus, selon les occurrences. Là,

on ne voit que ceux avec lesquels on est lié d'amitié ; ici, on est obsédé par une foule d'importuns. Là, les plaisirs de l'innocence se succedent, sans autre intervalle que le sommeil ; ici, l'ennui, la circonspection, & plus encore que tout cela, l'inaction, empoisonnent nos plus beaux jours. Là, enfin, on jouit d'une liberté honnête ; ici, la contrainte nous tient presque toujours en laisse.

Que d'observations j'ai faite durant ces quinze jours ! Allois-je me promener dans les champs, j'y trouvois les pauvres payſans qui travailloient à la terre, avec un air aussi content que s'ils eussent eu toutes leurs aises. Les plaignois-je du mal qu'ils avoient à des travaux si rudes ? Oh ! nous n'y pensons pas, Monsieur, nous y sommes accoutumés. Leur disois-je que c'étoit le travail de leurs

mains qui nous nourriſſoit ? Point, point, diſoient-ils, nous aidons à la nature, mais c'eſt la bénédiction de Dieu qui produit la récolte. O ciel ! diſois-je en moi-même, des hommes groſſiers, dont l'eſprit ne differe gueres de l'inſtinct des brutes, connoiſſent Dieu ! tandis que la plupart de nos ſçavants s'obſtinent à le méconnoître, & ne ſe ſervent de l'avantage que leur a procuré l'étude, que pour tâcher à prouver la non-exiſtence d'une main ſupérieure. Rentrois-je dans le hameau, j'y voyois les femmes, qui, en filant, s'occupoient encore à inſtruire leurs petits enfants, ſoit en leur faiſant réciter leurs prieres, leur catéchiſme, ſoit en leur faiſant de petites queſtions ſur le bien & le mal moral. O lumiere naturelle, me diſois-je auſſi-tôt, ce n'eſt que la prévention qui t'étient

t'éteint en nous ! Un vrai ſçavant connoît trop l'étendue de ſon ignorance pour s'enorgueillir de ſon ſçavoir. C'eſt le triſte avantage du demi-ſçavant, de ſe prévenir en ſa faveur : il rougiroit s'il ne décidoit affirmativement ſur toutes choſes. Malheur donc à qui n'étudie qu'à demi, il vaudroit mieux ne point étudier. Ces pauvres payſannes ne connoiſſent point ce que c'eſt que la philoſophie, & néanmoins elles ſont philoſophes, & exemptes de toutes préventions.

Je m'informai de quel caractere étoit leur Curé, on me répondit que c'étoit un homme uniquement occupé de ſon miniſtere. Quoi ! m'écriai-je, eſt-ce qu'il eſt toujours à prier Dieu ? Le temps qu'il paſſe hors de l'Egliſe, me repartit-on, il l'emploie à viſiter ſes paroiſſiens,

& à leur procurer les beſoins de la vie, quand ils en manquent. Il eſt donc riche ? nullement. Et, quoique le revenu de ſa cure ſoit mince, il ſe contente du ſimple néceſſaire, & nous donne le reſte : il nous appelle ſes enfants, & il fait bien voir qu'il eſt notre pere.

Et le Seigneur de votre pays eſt-il auſſi-bien que votre Curé ? oui ; ſon devancier nous avoit ruiné par les corvées qu'il avoit fallu faire pour lui. Celui-ci a ſéparé ſon parc en deux, nous en a donné la moitié pour nous aider à vivre ; ne nous fait point travailler qu'il ne nous paye, & donne cent écus à chacune de nos filles quand elles ſe marient.

Auſſi ne craignons-nous rien tant que la mort de nos deux bienfaiteurs. Vous avez raiſon, leur dis-je, car on ne trouve pas

tous les jours des cœurs auſſi généreux ; & je les quittai.

CHAPITRE XXIX.

Il eſt méchant.

ON me mena hier voir la bibliotheque d'un particulier, qui connoît tout le monde, à ce qu'il dit, & que perſonne ne connoît. Je la trouvai ſi informe, que je crois faire plaiſir à mes lecteurs d'en faire la deſcription, ou plutôt de rapporter les paroles que le poſſeſſeur de ce monſtrueux aſſemblage nous dit, en nous le faiſant voir.

« J'ai, dit-il, mis de l'ordre » dans le choix de mes livres ; » théologie, juriſprudence, ſcien» ces & arts, belles-lettres &

» hiſtoires, ont chacune leur
» place, & je les ai rangés avec
» goût, & comme étant biblio-
» graphe.

» Voici la théologie ; elle com-
» mence par la bible, laquelle eſt
» ſuivie de tous les ouvrages que
» nous autres eſprits forts avons
» fait contre. Ici, la liturgie eſt
» accompagnée de tout le ridicule
» que nous avons pu trouver dans
» notre imagination. Là, les
» ſaints peres, les théologiens,
» les catéchiſtes, les polémiques
» ſe trouvent accablés par nos
» objections. Plus loin, ce ſont
» les hétérodoxes, avec leſquels
» nous nous accordons quelque-
» fois.

» Vous voyez ici la juriſpru-
» dence, qui ſe réduit en deux
» parties, le droit canonique & le
» droit civil. Voyez que d'ou-
» vrages nous avons faits con-

» tre ces deux droits, ſur-tout
» contre ce dernier, qui nous
» tyranniſe terriblement. En effet,
» comment l'homme peut-il ſe
» réſoudre à obéir à un autre hom-
» me, lui qui eſt fait pour com-
» mander ? Nous avons déjà bien
» écrit contre les loix, & néan-
» moins elles ont toujours conſer-
» vé leur vigueur. N'importe,
» nous ne nous rebutons point,
» nous écrivons encore, eſpérant
» qu'il viendra un bon moment
» où nous ſeront cru. Quant au
» droit canonique, il eſt aiſé de
» le détruire, il ne faut que ſe
» rendre incrédule. Suivent les
» ordonnances, les arrêts, les
» coutumes; puis les juriſconſul-
» tes, plaidoyers, factum, mé-
» moires, pratiques judiciaires,
» ſur leſquelles nous nous ſommes
» très-étendus, & où nous avons
» épuiſés toutes les rubriques de

» la chicane, afin d'enſeigner » l'art de gagner un procès, fût-» il injuſte.

» Quant aux ſciences & arts, » nous nous ſommes contentés » d'en retrancher tout ce qui ne » tombe pas ſous les ſens, & » qui eſt difficile à compren-» dre, ſans vouloir y rien ajou-» ter.

» Nous avons agi à peu-près » de même, à l'égard des belles-» lettres, excepté les ſatyres & » les obſcénités, que nous avons » augmenté conſidérablement.

» L'hiſtoire eſt demeurée en » ſon entier, entre nos mains; » mais nous avons fait beaucoup » de commentaires, pour l'ac-» commoder à notre ſyſtême ».

Je ne pus m'empêcher de dire à mes amis, en ſortant de cette tour de Babel, que ſi le feu réduiſoit en cendre cette biblio-

theque, il nous feroit autant de bien qu'il nous a fait de tort, en conſumant celle d'Alexandrie.

CHAPITRE XXX.

Queſtion curieuſe

IL n'y a peut-être jamais eu de queſtion plus embarraſſante, & plus difficile à réſoudre que celle-ci. En effet, il ne s'agit point ici de diſputer ſur des mots, ni ſur des choſes de peu d'importance ; le cas propoſé dans cette queſtion, eſt des plus graves : il conſiſte à décider s'il vaut mieux obtenir ſans mériter, que de mériter ſans obtenir.

Comme on ne peut juger ſainement des choſes, qu'après en avoir fait un rigide examen, je

ne puis prendre trop de précautions, pour diſcuter avec exactitude & ſans prévention le point dont il s'agit, & ſur-tout pour diſtinguer ce qui eſt réellement avantageux à l'homme d'avec ce qui ne l'eſt qu'en apparence. Pour cet effet, je vais examiner l'état de l'homme ſur la terre, ce qui eſt néceſſaire à la conſervation de ſon être, & ce qui eſt utile à ſon bien être. Cet examen, ſans doute, applanira toutes les difficultés qui pourroient s'oppoſer à la déciſion de notre queſtion. Et ſi je ne ſuis point aſſez heureux pour découvrir la vérité, au moins j'aurai la conſolation d'avoir parlé en philoſophe, & d'avoir fait valoir ma raiſon.

L'homme apporte en naiſſant le deſir de vivre, & de vivre heureux. Il ſeroit inutile, & même ridicule, de vouloir diſtinguer ce deſir

deſir de ſa propre nature, puiſqu'il eſt vrai qu'il en eſt une diſpoſition inſéparable. Toutes ſes penſées, toutes ſes actions, toutes ſes paſſions, ſont relatives à ce double deſir de vivre heureux. Et comme elles partent toutes de ce principe, elles ne manquent jamais de s'y rendre toutes; ce qui a donné lieu à cette maxime : l'intérêt eſt la meſure des actions humaines : maxime d'autant plus vraie & d'autant plus juſte, qu'il n'y a rien de plus naturel à tout être, que de rechercher le bien être.

Les animaux s'élevent facilement, & en très-peu de temps; ils apprennent à ſe gouverner en apprenant à ſe nourrir. L'homme, au contraire, a beſoin de ſecours aſſidus, & long-temps réitérés, pour ſortir de l'enfance; déja il

pourroit ſe nourrir, & il ne ſçait pas encore ſe gouverner ; nouveaux ſoins, nouvelles difficultés pour le lui enſeigner. Plus avancé en âge, & devenu homme à ſon tour, il faut qu'il apprenne à ſe conduire civilement ; nouvelle étude, qui l'occupe ſouvent toute ſa vie, & de laquelle il ne tire pas toujours le fruit qu'il en devroit retirer ; car ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir ſe gouverner comme homme, il faut encore ſe conduire comme citoyen.

La nature ne nous fournit que ce qui eſt néceſſaire à la conſervation de notre être ; mais la ſociété nous procure tout ce qui eſt utile à notre bien être : donc il eſt de notre intérêt d'examiner ſcrupuleuſement l'ordre & l'économie de la ſociété, dans laquelle, par état, nous ſommes obligés

de vivre, les devoirs qu'elle exige de nous, & les avantages que nous en pouvons retirer.

Il réſulte de tout ce que je viens de dire, que l'homme, dès l'inſtant de ſa naiſſance juſqu'à celui de ſa mort, a beſoin de ſecours étrangers ; qu'étant fait autant pour les autres, que les autres ſont faits pour lui, il leur doit des ſecours mutuels & réciproques ; & que le bonheur de ſa vie conſiſte uniquement dans l'union & dans la ſociété. Il réſulte encore que les hommes ſe trouvant ainſi néceſſaires les uns aux autres, il ne ſe peut que ceux qui manquent aux devoirs eſſentiels de la ſociété, en violant également les loix de la nature & celles de la convention, ne deviennent l'objet du mépris, de la haine & de l'indignation publique ; & au contraire, que ceux qui ne ſéparent

jamais leur intérêt particulier de l'intérêt général, ne s'attirent l'estime, la confiance, la bienveillance & la vénération de tout le monde.

Tout cela posé, en considérant qu'il est de l'intérêt de l'homme de rechercher à se rendre heureux, & que cette recherche même lui est naturelle, il semble d'abord que la vertu seule soit l'unique moyen qu'il doit mettre en pratique pour parvenir à son but. Néanmoins, il est certain qu'il doit plutôt chercher les moyens d'obtenir, que ceux de mériter, d'autant plus qu'on ne peut être heureux sur la terre que par la jouissance des biens sensibles; & pour jouir de ces biens, il n'est pas toujours nécessaire de les mériter, il suffit seulement de les obtenir, d'autant plus encore que le mérite est souvent

l'obſtacle invincible qui nous empêche d'obtenir, ſoit parce qu'il cauſe quelquefois de la jalouſie à ceux qui pourroient & qui devroient le protéger, ſoit parce qu'ils ne ſçavent pas toujours l'apprécier ni le diſtinguer de celui qui n'eſt que faux & apparent. J'avoue cependant que pour être exactement dans l'ordre, on devroit bien plutôt chercher à mériter qu'à obtenir. Mais comme on ne rend pas toujours la juſtice à qui elle appartient, & que la faveur l'emporte ordinairement ſur le mérite ; & comme auſſi la vertu ſeule ne ſuffit pas pour vivre & pour ſubvenir à tous nos beſoins, je conclus que, quand on ne peut mériter & obtenir tout enſemble, il vaut mieux obtenir ſans mériter, que mériter ſans obtenir.

CHAPITRE XXXI.

Qu'il étoit fou.

ON enterra ces jours paſſés un homme riche, qui étoit pauvre. Cet homme occupoit une ſalle baſſe, où le jour y étoit très-obſcur, & l'air très-étouffé. Un grabat, compoſé d'une vieille paillaſſe, d'un antique matelas & d'une couverture rapetaſſée, formoit ſon coucher. Deux chaiſes, une table, un grand coffre fermant à trois ſerrures, faiſoient tout ſon ameublement. Un habit, jadis noir, une perruque preſque ſans cheveux, un chapeau très-uſé, pluſieurs paires de bas troués & de mauvais ſouliers, formoient tout ſon vête-

ment ; deux chemiſes, trois cols & cinq mouchoirs compoſoient tout ſon linge, point de draps ni de ſerviettes. Cet homme paroiſſoit avoir quatre-vingts ans, & il y en avoit plus de quarante qu'il occupoit cette ſalle. Il n'allumoit jamais de chandelle ni de feu, tel froid qu'il fît ; auſſi n'avoit-il point de cheminée. Il falloit ſans doute qu'il prît ſes repas hors de chez lui, car il n'y avoit dans ſa ſalle aucune apparence de cuiſine. Le voiſinage le croyoit dans la derniere des néceſſités ; mais comme il ne parloit à perſonne, perſonne auſſi ne cherchoit à le ſecourir. D'ailleurs, on ne pouvoit guere penſer à lui, ne le voyant preſque jamais, ſortant de grand matin & ne rentrant que très-tard.

Ce ne fut que par la mauvaiſe odeur qui tranſpiroit à travers ſa

porte, qu'on ſe douta de ſa mort. Les voiſins en étant incommodés, en avertirent le commiſſaire, qui fit ouvrir la porte, & l'on trouva le cadavre à demi-pourri. L'inventaire de ſes meubles fut bientôt fait, il n'y avoit que le coffre à ouvrir. De quel étonnement ne fut pas frappé le commiſſaire & les voiſins, de trouver dans ce coffre ſoixante mille livres en or, & preſqu'autant en argent. Comme on ne connoiſſoit point la famille du défunt, le domaine s'empara de ce tréſor.

Peut-on s'aveugler à un tel point, de vivre ainſi pauvrement, entouré de tant de richeſſes !

CHAPITRE XXXII.

Qui le croiroit, s'il ne le voyoit ?

JE me trouvai hier avec un envieux d'une nouvelle espece. Ce n'est point le bonheur d'autrui qui le fait sécher, c'est l'invention des choses. Voici ce qu'il me dit :

« Que je suis frappé d'étonne-
» ment, lorsque je contemple tant
» de choses agréables, utiles,
» nécessaires même, inventées par
» de vils mortels ! L'un se bâtit
» une habitation pour se mettre à
» couvert des injures du temps
» & de l'intempérie des saisons ;
» l'autre se fait des vêtements
» pour se couvrir ; celui-ci se fa-
» brique des armes, pour se dé-
» fendre contre les animaux ; ce-

» lui-là trouve le secret de leur
» imposer le joug, & de s'en faire
» obéir ; j'en vois qui se cons-
» truisent des logements ambu-
» lants, avec lesquels ils bravent
» les flots de la mer, & vont d'un
» pole à l'autre ; j'en vois d'autres
» qui, par le moyen de certains
» caracteres tracés sur le papier,
» communiquent leurs pensées à
» des hommes qui habitent l'hé-
» misphere opposé au leur, &
» qu'ils n'ont jamais vu. O pour
» ce dernier, il tient du prodige !
» qui le croiroit, s'il ne le voyoit ?
» Comment un esprit aussi fu-
» tile, aussi frivole, aussi colifi-
» chet qu'est l'esprit humain, peut-
» il être assez éclairé, assez pro-
» fond, assez sublime pour inven-
» ter des choses qui ne paroissent
» possibles que parce qu'on le
» voit ! Plus j'y pense & plus je
» m'y perds. O esprit humain !

» que tu es incompréhensible » !

» Pourquoi le destin ne m'a-t-il » pas fait naître avant tous ces gé- » nies créateurs ? je serois l'inven- » teur de toutes ces belles décou- » vertes, & pour être venu trop » tard au monde, je n'en suis que » l'admirateur. Que cela est déses- » pérant » !

Voilà ce qu'il me dit, puis il me quitta pour aller sans doute se plaindre ailleurs. Pour moi, je ne sçai si je dois le plaindre ou le blâmer.

CHAPITRE XXXIII.

Il eſt fourbe ou dupe.

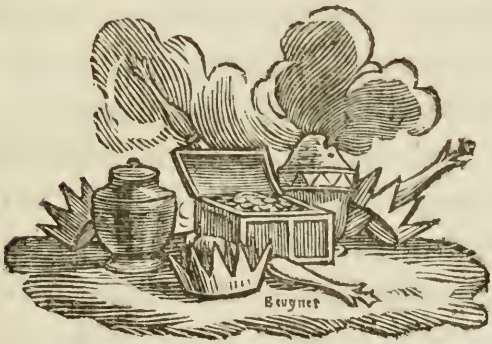
J'EUS ce matin la viſite d'un Alchymiſte, qui, ayant entendu dire que je ne croyois pas au grand œuvre, étoit venu exprès pour m'en convaincre. Quoi ! Monſieur, me dit-il avec étonnement, vous croyez donc que la tranſmutation des métaux en or eſt impoſſible ? & que notre vrai magiſtere n'eſt qu'une illuſion ? Oui, lui répondis-je bruſquement pour me débarraſſer de ſa viſite ; & de plus, je penſe que tous ceux qui travaillent à l'alchymie, ſont dupes ou frippons. Je croyois, me repartit-il avec douceur, n'avoir que notre myſtere à vous dévoiler ;

mais je vois qu'il faut que je commence par disculper mes confreres & moi de l'idée désavantageuse que vous vous êtes faite de nous. Je ne disconviens point qu'il n'y ait beaucoup de dupes parmi nous ; ce sont ceux qui n'en sçavent point encore assez, & dont l'avidité du gain les fait entreprendre d'opérer, avant que d'avoir tout appris. Ce qui arrive de même dans tous les arts & talents, toutes les fois que l'on veut exécuter avant que d'être assez instruit ; donc on auroit tort de nous regarder comme des dupes, n'étant pas juste d'imputer à un corps les fautes de quelques particuliers? J'avoue franchement aussi qu'il s'est trouvé des frippons, qui, pour s'enrichir aux dépens des ambitieux, se sont vantés de posséder notre

ſecret ; &, par de fauſſes opérations, ont éblouis les yeux du vulgaire ignorant, lequel, après avoir été ainſi attrapé par ces maîtres eſcrocs, a déclamé contre notre art, comme ſi nous devions être reſponſables des ſupercheries que l'on lui fait : ce qui eſt encore injuſte. Ainſi, vous voyez bien que les noms de dupes & de frippons ne nous conviennent aucunement, & que c'eſt à tort que vous nous les imputés.

A l'égard de notre pierre philoſophale, elle cauſe tant de prodiges, que cela paroît d'abord incroyable. En effet, avec notre poudre de projection ou notre élixir, cela eſt égal, & au choix de l'artiſte, on tranſmue tous les métaux en or, on guérit toutes ſortes de maladies, on allonge la vie humaine de pluſieurs ſie-

cles ; & plus encore que tout cela, on feroit un nouvel univers, s'il étoit possible que l'on pût trouver un nouvel espace. Je vais vous le chercher, lui dis-je ; & je le quittai.



CHAPITRE XXXIV.

Jugement équitable.

J'ALLAI ces jours derniers dans une compagnie de gens lettrés, où je me trouve ſouvent. Deux perſonnes de l'aſſemblée y diſputoient s'il ſeroit plus avantageux au progrès des ſciences d'accorder aux auteurs la liberté de faire imprimer leurs ouvrages, indépendamment de tout examen, ſoit avant, ſoit après l'impreſſion ; ou de les reſtreindre à l'examen avant que de les faire imprimer, ainſi qu'il eſt d'uſage en ce royaume. Leurs raiſons étoient ſi plauſibles, que la compagnie étoit partagée, & l'on fut charmé

charmé de mon arrivée, pour faire pencher la balance, les voix étant égales. Quoi! dis-je à l'assemblée, je suis le plus jeune d'entre vous, & néanmoins vous voulez que ce soit moi qui décide & juge votre différend? J'eus beau m'en défendre & alléguer mes raisons, il fallut me soumettre à leur volonté, & prononcer définitivement. Voici comme je décidai :

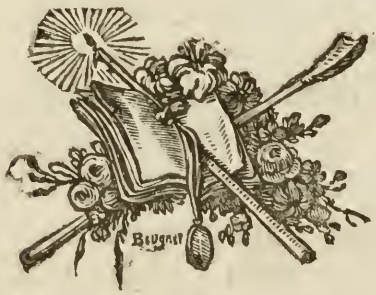
La liberté de l'impression est utile sans doute, quand elle facilite la découverte de la vérité & la justification de l'innocence; mais elle tire à des conséquences très-dangereuses, quand on ose en abuser pour donner plus de publicité à l'erreur, ou à une accusation téméraire & inique.

Si tous les auteurs étoient sinceres, & qu'ils ne prissent la plume en main que dans l'unique dessein de parvenir à la connoissance de

la vérité, il eſt certain que la liberté de l'impreſſion ne pourroit qu'être avantageuſe au bien univerſel des hommes, puiſqu'alors tous les livres que l'on feroit imprimer ne tendroient qu'à dévoiler la vérité, en détruiſant tous les préjugés, tant ceux de l'enfance que ceux des nations; & il eſt indubitable que rien ne ſeroit plus propre à accélérer le progrès des ſciences : mais il s'en faut de beaucoup que tous les hommes ſe conduiſent auſſi ſagement : Donc, pour prendre un juſte milieu, je conclus qu'il faudroit ordonner qu'aucun auteur ne fît rien imprimer que ſous ſon nom, & punir rigoureuſement les réfractaires. Par cette loi, on verroit diſparoître les auteurs obſcenes, qui font tant de tort dans les familles; les calomniateurs qui troublent tant la ſociété; & ceux

qui ſont aſſez audacieux pour écrire contre le gouvernement, & aſſez téméraires pour attaquer la vérité, manqueroient de forces & de courage, puiſqu'il ne leur ſeroit plus permis d'écrire qu'après avoir ôté de leur viſage le maſque de l'anonyme.

La compagnie me fit la grace d'applaudir à mon jugement, & de le trouver équitable.



CHAPITRE XXXV.

Teſtament ſingulier.

UN de mes voiſins vient de mourir, âgé de près de cent ans. Il n'avoit jamais été malade, & une légere indiſpoſition l'a enlevé en trois jours. Il étoit d'une ſi grande gaieté, que tout le monde recherchoit ſa compagnie, & où perſonne ne s'ennuyoit. Il n'avoit de la vieilleſſe, à quelques rides près, qu'un grand fonds d'expérience. Son domeſtique étoit compoſé d'une gouvernante ou dame de compagnie, d'une cuiſiniere & d'un laquais. J'allois ſouvent lui rendre viſite, & je m'inſtruiſois toujours à ſa compagnie. Il venoit me voir auſſi quelquefois ; la joie

l'accompagnoit par-tout, & maintenant qu'il eſt mort, on l'a retrouvé encore à la lecture de ſon teſtament. En voici la copie :

Je laiſſe mon corps à la terre, me ſouvenant qu'il ne m'a été donné qu'à cette condition, dont je m'acquitte aujourd'hui, quoique forcément.

Comme je me trouve le dernier de ma famille, je ſuis en droit de diſpoſer de mes biens en faveur de qui je voudrai, ſans faire crier perſonne après moi, & ſans craindre qu'après ma mort quelqu'un entreprenne de chicaner mes dernieres volontés.

Donc, j'inſtitue pour ma légataire univerſelle, ma gouvernante, âgée d'environ quarante ans, dont il y en a environ vingt-cinq qu'elle eſt à mon ſervice en cette qualité. Si j'en agis auſſi généreuſement envers elle, c'eſt en re-

connoiſſance de tous les bons offices qu'elle m'a rendu pendant ce temps. Comme elle a paſſé ſa jeuneſſe avec moi, il eſt juſte qu'elle paſſe ſa vieilleſſe avec mon bien.

Je légue à ma cuiſiniere, pour la récompenſer des bons potages qu'elle m'a fait depuis quinze ans qu'elle eſt à la tête de ma cuiſine, trois cents livres de rentes foncieres, & quinze cents livres une fois payé, pour reſtituer aux pauvres ce qu'elle a pu gagner ſur moi illégitimement.

Je légue à mon domeſtique pareille ſomme de trois cents livres de rentes foncieres, pour le payer des bons offices qu'il m'a rendu depuis douze ans qu'il eſt à mon ſervice, & quinze cents livres une fois payé, à condition qu'il n'ira pas chercher les puces aux filles, ainſi que je l'ai ſurpris il y a onze

ans, les cherchant à ma cuiſiniere, tandis qu'elle dormoit ou faiſoit ſemblant de dormir ; ce qui m'a obligé de les faire marier enſemble. En outre, je lui laiſſe ma garde-robe, ainſi que j'avois coutume de faire tous les ans.

Je donne en propre à mon tailleur tout ce qu'il m'a volé depuis quarante ans qu'il m'habille ; & pour le récompenſer de l'adreſſe qu'il a eu de le faire ſans que je m'en apperçuſſe, je lui légue trois mille livres une fois payé

Je légue à mon cordonnier, qui me chauſſe depuis dix-huit ans, pareille ſomme de trois mille livres, pour le remercier de ne m'avoir jamais mis dans la priſon de Saint Creſpin.

J'ordonne qu'enſuite de mes funérailles, il ſoit fait un grand repas à tous ceux de mes amis qui

y auront aſſiſté, & qu'on les faſſe boire à ma ſanté.

Telles ſont mes dernieres volontés, que je veux, prétends & entends être exécutées ſelon leur forme & teneur, ſans y rien changer, augmenter ni diminuer; car telle eſt mon intention.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXVI.

Il fut puni comme il le méritoit.

JE viens d'humilier un glorieux, qui n'ouvroit la bouche que pour se vanter des services qu'il rendoit à tout le monde. J'ai feint avoir besoin de son secours, & lui ai demandé une recommandation auprès d'une personne dont il se glorifioit de posséder toute la confiance. Il eut la précaution de me demander si l'affaire étoit pressante. Oui, lui dis-je, & très-pressante; car si je laisse écouler quinze jours il ne sera plus temps. Que ne me parliez-vous de cela hier, me dit-il effrontément, j'aurois fait votre affaire aussitôt: mais la personne est partie ce ma-

tin pour Verſailles, & n'en doit revenir que dans un mois. A cela ne tienne, lui repartis-je, donnez-moi une lettre de recommandation, & j'irai la lui porter. Mon homme ſe décontenança, voyant que je lui ferrois le bouton de ſi près; & m'avoua d'un air confus, que tout familier qu'il étoit avec cette perſonne, il n'avoit jamais eu occaſion de lui écrire, & qu'il n'oſoit le faire ſans lui en demander la permiſſion auparavant. Je feignis me contenter de ſon excuſe, & pris congé de lui.

J'évitai ſa préſence pendant trois ſemaines, au bout deſquelles j'allai dans une aſſemblée de mes amis, où je ſçavois l'y trouver. Quand il me vit entrer, il vint au devant de moi, & me dit tout bas de ne point parler de notre affaire devant les autres. Mais mes amis, que j'avois mis dans mon ſecret,

m'en demanderent devant lui des nouvelles ; ce qui le troubla. J'augmentai encore son trouble, quand je leur répondis que j'attendois avec impatience que la personne en question fût à Paris. Elle n'est point sortie de Paris, me dirent-ils ; ce qui étoit vrai. Pour mieux jouer mon jeu, je fis l'étonné. Puis, me tournant vers mon glorieux, je lui dis que je voyois bien qu'il avoit le ridicule de se vanter de ce qui n'étoit pas en son pouvoir, & que cela n'étoit pas le procédé d'un honnête homme. La compagnie applaudit à mon dire, & mon glorieux se retira, je ne dis pas corrigé, mais confus.

CHAPITRE XXXVII.

Peu s'en fallut.

Mes amis m'ont tant engagé de me marier, qu'à la fin je m'y ſuis déterminé. Je les ai priés de me choiſir une épouſe, puiſqu'abſolument ils vouloient que j'en priſſe une. Celle qu'ils m'ont propoſée eſt une fille unique, qui réunit en ſa perſonne tous les talents de l'eſprit & tous les agréments du corps; joint qu'elle eſt extrêmement riche. Je la connois dès l'enfance, & nous nous ſommes trouvés ſouvent enſemble, ſon pere étant intime ami du mien. J'ai été accepté par le pere auſſitôt que propoſé, & reçu avec joie lorſque je me ſuis préſenté

pour être ſon gendre. L'indifférence de la fille à cette nouvelle, n'a frappé ni le pere ni moi ; on prend cela pour des grimaces de pudeur, que le ſexe fait ſouvent en pareille occaſion. Le pere a ſtipulé toutes les clauſes, avec autant de promptitude que d'équité ; & la célébration de notre mariage a été fixée à cejourd'hui. Mais l'événement arrivé hier, rompt notre union pour toujours.

La fille s'eſt éclipſée hier matin. Comme elle n'avoit point de mere qui veillât ſur ſa conduite, la ſienne étant morte depuis deux ans, elle avoit été en liberté de voir, à l'inſçu de ſon pere, & ſous divers prétextes, pour en impoſer aux domeſtiques, un jeune homme avec qui elle avoit pris trop de privautés, & dont elle ſe reſſentoit : ce qui lui a fait prendre le parti de la retraite avec

ſon amant, qui n'a pour tout bien que l'avantage de lui plaire. Deux lettres qu'elle a écrites, l'une à ſon pere, l'autre à moi, nous ont dévoilé tout le myſtere. Le pere eſt inconſolable de ce funeſte accident, & je prévois qu'il ne pardonnera jamais à ſa fille une ſi grande faute. Pour moi, après une telle aventure, je ſuis bien réſolu de ne me marier jamais, quoiqu'en puiſſent dire mes amis.

Si j'ai failli être trompé par une fille que je connoiſſois dès l'enfance, à bien plus fortes raiſons le pourrois-je être par une que je connoîtrois moins.

CHAPITRE XXXVIII.

Le moyen de paſſer pour ſçavant ſans l'être.

JE ne puis mieux finir ce petit ouvrage, qu'en donnant à mes lecteurs un ſecret qui ſans doute ſera utile, & peut-être néceſſaire à pluſieurs d'entr'eux, ſur-tout à ceux qui ſont amateurs de la frivolité. Le voici :

Celui qui veut paſſer pour ſçavant dans le monde, ſans toutefois vouloir ſe donner la peine d'étudier, afin de le devenir réellement, n'a qu'à ſe parer de grands mots, parler une langue qui ne ſoit point uſitée parmi le vulgaire, & ſur-tout fuir comme la peſte la

compagnie des vrais ſçavants ; il réuſſira, je l'en aſſure.

S'il ſe ſert adroitement des mots de vertu, faculté, ſympathie, qualité occulte, & autres ſemblables, il n'eſt point d'ignorants qui ne le regardent avec étonnement, ni de ſots qui ne l'admirent. Exemple : il n'y a perſonne qui ne ſçache que ſes arteres battent, que le fer étant proche de l'aimant s'y va joindre, que le ſéné purge, & que le pavot endort. Or, ceux qui ne font point profeſſion de la ſcience, & à qui l'ignorance n'eſt pas honteuſe, avouent franchement qu'ils connoiſſent ces effets, mais qu'ils n'en ſçavent pas la cauſe. Au lieu que ceux qui veulent paroître ſçavants, & qui rougiroient d'en dire autant, s'en tirent d'une autre maniere, & prétendent avoir découvert la vraie cauſe de ces effets, en diſant

ſant qu'il y a dans les arteres une vertu pulſifique; dans l'aimant, une vertu magnétique ; dans le ſéné, une vertu purgative, & dans le pavot, une vertu ſoporifique. Par ces grands mots, vuides de ſens, mais ſonores à l'oreille, on en impoſe au public, & on ſe fait un grand nom.

Il en eſt de même, ſi vous vous ſervez d'une langue différente de celle dont ſe ſert le peuple: Que cet homme-là eſt ſçavant, dira le vulgaire ignorant, il parle une langue que je n'entends pas ! Quelques mots latin, ſouvent déplacés, mais toujours prononcés avec poids, ont mis bien des charlatans en réputation, qui, pour tout talent, n'avoient qu'un grand fond d'effronterie, tandis que de ſçavants Médecins, qui s'occupoient plus des remedes propres à guérir les malades, que de ces

forfanteries de langage, qui ne ſervent qu'à abuſer le peuple, ſe ſont vu tomber dans un diſcrédit affligeant.

Il eſt encore certaines ſubtilités, qui, ſi vous vous en ſervez adroitement, ne laiſſeront pas que de donner un grand relief à votre réputation. Comme quand une éclipſe ou une comete, ou quelqu'autre phénomene vient à paroître, ſaiſiſſez l'occaſion aux cheveux, & ne manquez pas d'annoncer à tout le monde que cela ſignifie la mort d'un Potentat; &, comme il ne ſe paſſe gueres d'année qu'il ne meure quelque Grand, votre prédiction ſe trouvera accomplie, ſans que vous ayez rien hazardé du vôtre.

Faites-vous gloire encore de poſſéder la pierre philoſophale, & de ſçavoir le grand œuvre, & vous verrez tout le monde adorer

en vous la fortune. Et si quelqu'ambitieux vouloit vous forcer de souffler en sa présence, dites lui d'un ton imposant, que vous n'operez que devant les adeptes, & loin des profanes.

Quant aux vrais sçavants, vous ne pouvez trop les redouter, ni prendre trop de mesures pour éviter leur rencontre & pour rompre avec eux tout commerce, direct ou indirect. Ce sont des gens qui ne sont pas faciles à manier, qui ne se laissent pas prendre par les mots, & qui sont assez impitoyables pour vous demander l'explication du latin que vous venez de leur cracher. Ils ne connoissent que Dieu & la Nature; l'expérience seule les guide & les détermine; & plus ils sçavent, plus il semble qu'ils affectent d'ignorer. Ne vous y jouez pas, je vous en avertis, ils seroient capa-

bles de vous démaſquer, & de vous faire connoître pour ce que vous êtes. Alors, les rieurs ne feroient pas de votre côté ; votre réputation s'évaporeroit en fumée ; & vous ſeriez contraints de vous aller cacher, la confuſion ſur le viſage, & la rage dans le cœur.

FIN.

ERRATA.

Page 9, ligne 10, *liſez* j'invite donc, *au lieu de* j'invite.
Page 10, lig. 4, *liſez*, des cautions, *au lieu de* la caution.
Pag. 19, lig. derniere, *liſ.* avec goût, *au lieu de* le goût.
Page 23 lig. 12, *liſ.* ce ne fut pas, *au lieu de* ce fut.
Page la même, ligne 14, *liſ.* ni l'activité, *au lieu de* l'activité.
Page la même, ligne 16, mais ce fut, *au lieu de* fut.
Page 30, lig. 17, *liſ.* comme celles du vin, *au lieu de* celles du vin.
Page 48, *lig.* 10 *liſ.* à la nature, *au lieu de* la nature.
Page 50, ligne 5, *liſ.* unies, *au lieu de* vraies.
Page 98, *l.* 5, *liſ.* niéce, *au lieu de* mere.
Page 101. *l.* antépenultieme. *l.* vertus, *au lieu de* veruts.
Page 110, ligne 13, *liſ.* l'y, *au lieu de* m'y.
Page 129, ligne 7, *après* s'en apperçut, *ajoutez*, & en rougit.
Page 130, ligne penultieme, *après* accuſé, ajoutez &.
Page 162, ligne 11, *liſ.* bon, *au lieu de* bien.